




INFORMATEUR CORSE NOUVELLE
SETTIMANALE CORSU



Corse-Italie
Histoires parallèles ?
Pages 25 à 27

Caffé ROMANA
Pizzeria & Food



28, Cours Napoléon
20000 Ajaccio
09 67 38 48 37
cafferomana@hotmail.fr



François Ollandini
En toute liberté...
Pages 4 & 5



Pierre Gambini
La musique qui adoucit le cinéma !
Pages 28 & 29

ALTA FREQUENZA a Radiu di a Corsica

**u decanu di i media audiovisuali
pà dà a parolla à i Corsi dapoì trent'anni**

Pour entamer cette année 2014, **ICN Informateur Corse Nouvelle et Radio Alta Frequenza** entament une collaboration au service de l'information. En effet ces deux médias qui ont respectivement 65 ans d'existence et 32 ans pour la doyenne des radios corses, ont décidé de parcourir un bout de chemin «informatif» côte à côte.

Une radio engagée depuis 32 ans...

Alta Frequenza naît en 1981 d'une envie, d'un besoin fondamental : celui de donner la parole enfin aux Corses qui jusque lors étaient privés de médias libres. Ainsi, dans un contexte politique mouvementé, parmi d'autres radios « libres » de type associatif, s'impose «Alta Frequenza», riche d'une forte identité et, surtout, résolument libre, créée par des militants nationalistes. Rapidement grâce à son caractère atypique, la radio gagne le cœur des insulaires et crée un lien plus que privilégié. Car l'histoire de la création d'Alta se confond avec celle de la Corse comme le souligne Frédéric Bertocchini, journaliste : «Les premières années d'Alta Frequenza» sont le symbole d'un engagement de tous les instants... Alors que la langue corse est combattue, que certains groupes insulaires, également en émergence, sont interdits dans certaines villes et certains villages de l'île, Alta Frequenza devient alors la voix d'un peuple. I Muvrini, Canta u Populu Corsu et tant d'autres groupes culturels insulaires, trouvent de ce fait un moyen d'expression radiophonique qui favorisera leur épanouissement».

Ce lien, cette histoire commune entre la radio et ses auditeurs conduit une équipe jeune et dynamique à entreprendre de professionnaliser ce média. L'équipe de pionniers emmenée par France Antona (directrice), Jean-Claude Leonardi, Alex Bertocchini (rédacteur en chef), Jean-Noël Casanova, José Filippi, Sébastien Poli ne ménage pas ses efforts pour que la petite radio devienne grande.

En 1984 de par la commercialisation d'espaces publicitaires accordée aux radios, selon leurs catégories, Alta va pouvoir trouver un second souffle grâce à la création d'emplois et l'acquisition d'un matériel adéquat qui lui permet donc de s'implanter durablement.

Radio Alta Frequenza prend alors son envol. Ainsi au début des années quatre-vingt-dix, la radio employait bon nombre de salariés, comptait de très nombreux clients et était à l'initiative de près de 80% des événements créés sur Ajaccio.

Désormais avec une quinzaine de salariés, 7 émetteurs sur toute la Corse, le numérique à Nice, à Cannes et à Marseille, un site web et une web TV qui touche plus de 130 000 visiteurs par mois, la radio a trouvé sa place dans le paysage médiatique insulaire.

Alta Frequenza une radio qui écoute les Corses

Aujourd'hui Alta Frequenza est riche de son histoire et a su préserver son identité. Elle a toujours suivi le même fil directeur, à savoir donner la libre parole aux Corses et surtout les écouter. Un lien fort avec les auditeurs s'est donc édifié au fil du temps, au point que chaque jour via les réseaux sociaux plus de 15000 fans communiquent et débattent avec leur radio préférée. Un grand concert, rassemblant une foule imposante, a été donné pour «les 30 ans de la Radio» en 2011, signe encore de l'attachement des insulaires pour la Radio di a Corsica. Ainsi plus que jamais Alta Frequenza est un espace de débats qui reflète la société corse, ses envies et ses besoins.

Ces programmes répondent aux attentes des Corses friands d'information et surtout le fait d'être un média privé lui permet une liberté totale dans ses choix éditoriaux et dans ses temps d'antenne. «Alta» table donc sur la diffusion de journaux, tout au long de la journée et surtout sans contrainte de temps par rapport aux radios de service public soumises aux décrochages. Comme l'affirme Frédéric Bertocchini, journaliste : «Nous traitons l'information corse, à notre manière, avec notre sensibilité, sans téléguidage ou recommandations extérieures. Cela permet donc une plus grande flexibilité. Nous ne sommes pas limités en temps, si un journal doit faire vingt minutes et bien il fera 20 minutes. Idem pour les interviews, nous n'hésitons pas à «casser» les codes que l'on connaît ». En général en radio, un son ne doit pas dépasser la minute. En ce qui nous concerne, nous préférons aller au bout des choses et laisser les intervenants aller au bout de leur démarche», explique Frédéric Bertocchini. Une stratégie payante, puisqu'au fil du temps «Alta» a confirmé sa place comme organe d'information et comme interlocuteur privilégié des institutions locales.

D'autre part, le site internet permet à la radio de relater avec une extrême réactivité ce qui se passe dans l'île. Mais Alta, outre l'actualité, c'est aussi des émissions variées où la place est faite aux personnalités corses (Palisà de Frédéric Bertocchini), à la culture, au patrimoine (Sapè fà), à l'histoire de l'île et au sport grâce à la très suivie émission C le Foot. Des jeux et des bons plans complètent cette programmation riche, toujours avec un seul pari refléter la société corse d'aujourd'hui et de demain et être au plus près des insulaires. C'est, enfin, une équipe dynamique et polyvalente qui a cœur de faire vivre au quotidien ce média unique.

Car si, en trente ans, la radio s'est modernisée et a pris le train des web radio, les objectifs sont restés les mêmes d'être à l'écoute de la Corse et des Corses. Que ce soit sur les ondes et sur le net, Alta continue ainsi plus que jamais à tisser du lien avec les nouvelles générations. Enfin, elle traversera la mer le 20 juin pour la PACA et deviendra ainsi la seule radio corse à émettre en RNT au delà des frontières corses. Encore une fois, la petite radio, devenue grande, est à l'avant-garde !

Radiu Alta Frequenza : una parolla corsa dapoì trent'anni !

Dinamica, riattiva, sempri in tempu sta radiu tocca à tutt'ognunu ! Alta Frequenza sarà sempri in fianc'à voi !



In core di u decesimu Art'è Gustu

A piccula fiera nata dece anni fà nant'à u campu universitariu, hè ingrandata. Hè ingrandata assai. Per diventà oghje un veru festivale di l'arte è di u gustu. Cù cumpari d'eccezzione, frà i quali quist'annu u «top chef» Jean-François Piège, senza scurdassi di u «masterchef» Yves Camdeborde è u capipastizzeru di rinomina internaziunale Pierre Hermé ; tutti i dui s'eranu digià affaccati in Aleria ma sò vultati i 26 è 27 d'aprile scorsi per un anniversariu di prima trinca. À fiancu à elli, altri nomi cunnisciuti di a cucina, d'altronde in Corsica, Thomas d'Arcangelo è Yan Le Scavarec. Ci era dinù Marc Boissieux è Marie-Hélène Mahé, laureati è finalisti di l'emissione masterchef 2013 di TF1. Eranu belle è varie e dimustrazione è l'animazione, piazza di a scola, ind'un universu sputicu è prupiziu à i scambii intergeneraziunali. Cù parechji spazii di mostra, gustazione è vendita, dedicati à a valorizzazione di più di 100 artigiani è di u so sapè fà. Dopu à u mele, annu, toccava quist'annu à l'Oliu di Corsica AOP d'esse à l'unore. In st'occasione,

a filiera era ripresentata bè. Eranu numerosi i produttori, venuti di a Corsica sana, per u più grande piacè di u Sindicatu Interprofessionale di l'Oleicultori di Corsica chi festighjava anch'ellu i so dece anni. Ci vole à ricurdassi chi l'evenimentu era à l'iniziu purtatu da qualchi studente in licenza professionale cummerciu menzione agroalimentariu. Ghjera un prughjettu pedagogicu. Si passava in Corti. Ghjè in u 2009 chi a cumuna d'Aleria hà accollu Art'è Gustu per a prima volta. Face sei anni avà ch'ellu hè urganizatu quallà, sempre cù una partecipazione di l'Università è di a ghjuventù, ma ind'u quadru di un prughjettu più largu. Si tratta, infatti, di una vera dinamica di territoriu. Ci vole à ricunnosce la, a piaghja urientale hè assai ricca in produzione agricule è culturale. È quist'annu, più ch'è annu, Art'è Gustu ne hà fattu torna a prova è ci era ben intesu un mondu scemu, trà tradizione è mudernità, ind'un estru di passione culinaria tamantu. Felicitazioni è cumplimenti per Valérie Franceschi, tutta a so squadra di benevolententi è i partenarii. Quist'annu dinù, era una campa ! À a prussima...



da Roland Frias



Billet Décentralisation : suppression de nos deux départements, diminution du nombre de nos communes ?

A u cours du XIX^e siècle est apparue une notion importante, celle de la «subsidiarité», en réaction aux politiques publiques qui, depuis le XVII^e siècle, tendaient à une centralisation de la puissance publique se substituant de plus en plus aux autorités locales.

L'organisation initiale de la décentralisation date de 1982 et consistait à déterminer le niveau de relation appropriée entre les citoyens et leurs élus locaux, fondée sur le principe constitutionnel de subsidiarité, qui énonce que les collectivités locales ont vocation à prendre les décisions pour l'ensemble des compétences qui peuvent le mieux être mises en œuvre à leur échelon.

L'objectif, annoncé par le gouvernement, de la loi de modernisation de l'action publique territoriale et d'affirmation des métropoles qui a été validée avec quelques réserves par le Conseil Constitutionnel semble être notamment la réduction de la dette publique.

Redéfinir la décentralisation dans notre pays, encore et toujours trop jacobin, est certainement une nécessité, mais présenter cette réforme comme le moyen de réduire la dette publique peut faire sourire.

En effet, sur les 1.900 milliards d'euros de la dette publique, 70 % relèvent de l'Etat, 7 % des collectivités locales. Hors transferts de compétences, la progression des dépenses des collectivités locales de 1983 à 2011 est restée inférieure à la progression du PIB.

Le prisme de la réduction de la dette publique n'étant pas, de toute évidence, pertinent, comment aborder le nécessaire renouvellement de la décentralisation notamment en ce qui concerne la Corse, la plus petite des Régions de l'hexagone ?

Nous ne sommes pas, semble-t-il, concernés par les créations de «super-régions». Il n'en demeure pas moins que l'échelon régional est le plus éloigné des citoyens et le principe de subsidiarité exige le maintien d'un lien de proximité entre les citoyens et leurs collectivités, notamment les départements et les communes. Pour autant, 236 communes en Haute-Corse et 124 en Corse-du-Sud : est-ce raisonnable ?

En revanche, ce qui est certain, c'est que toute approche autoritaire serait mal perçue, même s'il peut être tentant pour le Gouvernement d'abandonner toute consultation de nos concitoyens, le référendum de 2003 ayant laissé de mauvais souvenirs.

L'Informateur Corse Nouvelle (ICN) souhaite, aujourd'hui, ouvrir le débat sur ces deux questions : Faut-il supprimer les deux départements corses ? Faut-il réduire le nombre de communes ?

Merci de nous faire parvenir vos réactions, soit par courrier, soit par courriel.

Christian Gambotti
icn-cgambotti@orange.fr



«Il ne faut pas avoir peur de mêler le commerce et la culture»



François Ollandini

François Ollandini, vous vous considérez plutôt comme un Ajaccien ou comme un Proprianais ?

Mon père était Proprianais, et ma mère Ajaccienne. Quant à moi, je suis profondément Ajaccien. Je suis Ajaccien de cœur, comme mon père était Proprianais de cœur.

Vous avez toujours vécu à Ajaccio ?

Non. Lorsque j'avais treize ans, mon père est parti pour Paris. Toute la famille est ensuite partie pour le rejoindre. J'ai quitté Ajaccio lorsque j'étais en troisième au lycée Fesch. En seconde, j'ai été au lycée Henri IV. J'étais un élève moyen à Ajaccio, puis je suis devenu un mauvais élève à Henri IV. J'ai donc fait une scolarité médiocre. Je dirais même très médiocre. Je me suis réveillé après (il rit). À l'époque il y avait une vraie différence de niveau. Mon frère qui était excellent au lycée Fesch, est devenu ensuite un élève moyen à Henri IV. Il était meilleur que moi. Je me souviens très bien de mes notes. J'avais 7 en math, et 7 en français. Ce n'était pas fameux...

Puis ensuite, vous avez pris le chemin du tourisme, comme votre père, c'est bien ça ?

Oh, c'est un raccourci que vous prenez là. Je vais vous raconter. Au début, mon père voulait que je sois dentiste. J'ai donc fait trois ou quatre années d'études pour cela. Mais au bout de trois ans, je me suis aperçu que je n'étais pas fait pour ça. J'aurai été un très mauvais dentiste, je dois le reconnaître. À partir de ce moment là, j'ai tout lâché. Je suis parti faire mon service militaire, et j'ai commencé des études en philosophie...

Passer des études dentaires à la philosophie, c'est le grand écart, non ? Pourquoi ?

La philosophie ? Par passion. À cause, ou grâce, à Alain, qui était

François Ollandini a tout fait ou presque dans sa vie. Ce professionnel du tourisme, qui fut par le passé étudiant en chirurgie dentaire, en philosophie, en sociologie, ou encore en économie, est aujourd'hui un homme de culture incontournable dans le paysage ajaccien. Auteur d'ouvrages, collectionneur d'œuvres d'art, ancien délégué au tourisme de la ville d'Ajaccio, et aujourd'hui propriétaire du Lazaret, incontournable espace culturel ajaccien, François Ollandini nous parle de ses passions, de sa vie, et de ses projets...

mon maître à penser en philosophie. J'étais passionné par Alain et Bachelard. Ce sont ces deux-là qui ont fait basculer ma vie. Ils me posaient des questions sur moi-même.

Lorsque j'étais adolescent, j'étais à la fois timide, introverti. Je me disais, la plupart du temps, «qu'est-ce que je fais là ?». À travers la philosophie, je crois que j'ai commencé à trouver quelques réponses à mes questions. Puis, je me suis lancé dans la sociologie et l'économie.

Je suis resté étudiant pendant des années, jusqu'à mes trente ans pratiquement. Je ne voulais pas peser sur mes parents, alors je suis ensuite devenu maître d'internat. Mais je n'ai pas supporté cette vie. Rapidement, j'ai voulu faire autre chose, et notamment entrer dans le privé. Et c'est là que mon père m'a dit, «quitte à travailler dans le privé, autant que ce soit avec moi». À la suite de cela, je suis entré en Corse.

Le tourisme malgré nous...

Vous vous êtes beaucoup cherché visiblement... Est-ce qu'il n'y a pas eu de mauvais choix au départ de votre vie d'adulte ? Peut-être à cause des parents ?

Non, pas du tout. Mon père n'a pas du tout été directif. Il travaillait dans le tourisme depuis les années 1930, et savait ce qu'était très difficile. Car la Corse est un pays touristique qui ne veut pas de son tourisme. C'était vrai à l'époque, et je crois que ça l'est encore aujourd'hui.

Mon père était un pionnier du tourisme en Corse. C'était un chef d'entreprise et un vrai révolutionnaire de l'économie, avec les risques que cela comporte. Tous les dix ans, les affaires familiales montaient, puis retombaient brutalement. C'était un métier incertain. Je crois que mon père ne voulait pas de cela pour ses fils. Il avait des amis notaires, avocats, dentistes, et il aurait peut-être préféré que l'on se dirige vers ces métiers-là.

Dans les années 1930, avait-on vraiment conscience du potentiel touristique de la Corse ?

Mon père travaillait dans le tourisme, mon grand-père maternel écrivait sur le tourisme. Il écrivait notamment des choses qui sont encore très justes de nos jours d'ailleurs...

C'est-à-dire ?

Il écrivait ceci : «Le tourisme que nous avons en Corse, est un tourisme malgré nous». Si un touriste débarque sur notre île, ce n'est pas parce que nous l'avons fait venir. Et ce «tourisme-malgré-nous», c'est celui qui nous rapporte le plus. Il nous rapporte beaucoup plus que n'importe quelle autre industrie ou que l'agriculture.

Homme de passion (s) !

Vous êtes un professionnel du tourisme François Ollandini, mais lorsqu'on parle de vous, forcément, on pense également aux Arts...

Oui, c'est vrai. Quand j'ai fait mes études de philosophie, de sociologie et d'économie, je me suis orienté vers les sciences humaines par peur de l'emploi. Lorsque j'ai dit à mon père que je voulais faire de la philosophie, il m'a dit textuellement : «le philosophe, c'est le clochard».

Et je crois qu'au fond, il n'avait pas tort. Mais il fallait que je vive en dehors de mon père, et en dehors de l'entreprise. Et là, j'avoue avoir beaucoup hésité entre philosophie des Arts et philosophie des Sciences. Et j'ai finalement choisi la philosophie des Sciences Humaines, mais pour y penser. Qu'est-ce qu'un savant ? Qu'est-ce qu'un artiste ? Voilà les questions qui m'intéressent. Je suis dans le questionnement et l'étonnement. D'ailleurs, le philosophe, c'est ça. C'est l'étonnement. C'est celui qui s'étonne du monde, de la couleur de la mer, et de tout.

Mais je gardais au fond de moi, caché, ce plaisir et ce goût que j'avais pour les arts. Non pas pour les pratiquer, mais pour y penser. Qu'est-ce qu'un savant ? Qu'est-ce qu'un artiste ? Voilà les questions qui m'intéressent. Je suis dans le questionnement et l'étonnement. D'ailleurs, le philosophe, c'est ça. C'est l'étonnement. C'est celui qui s'étonne du monde, de la couleur de la mer, et de tout.

Et forcément, le philosophe se questionne sur la science et les arts.

Si on vous pose la question suivante : «qu'est-ce que l'art ? Qu'est-ce que la science ?». La réponse ne peut qu'être que philosophique.

Vous êtes plus dans la théorie que dans la pratique donc. Mais, vous n'avez jamais pratiqué ? À aucun moment, dans votre vie ?

En art, jamais ! En écriture, oui. J'ai d'ailleurs publié un livre, Le Manifeste touristique, que j'ai fait paraître en 2010. Actuellement, je travaille sur un autre ouvrage. Ce dernier consiste à reprendre l'ensemble des articles que l'on a pu écrire sur moi, depuis 1975. Il y en a deux cents. Ces articles font référence au chef d'entreprise, au tourisme et à la culture.

Vous avez aussi fait de la politique, puisque vous avez travaillé en étroite collaboration avec la mairie d'Ajaccio à un moment donné. C'était à l'époque de Marc Marcangeli...

Oui, c'est José Rossi qui m'avait fait rentrer. J'avais ainsi accepté d'être délégué au tourisme de la ville d'Ajaccio. J'ai créé l'Office du Tourisme, là où il se trouve actuellement. J'ai dû pour cela discuter âprement avec le maire Marc Marcangeli, pour imposer notamment Alex de Lanfranchi qui est toujours directeur de l'Office du Tourisme. C'est d'ailleurs un excellent directeur.

Auriez-vous préféré travailler pour la culture, plutôt que pour le tourisme ?

La place devait être certainement prise. Et puis en ces temps là, en 1995, je n'avais pas encore cette étiquette culturelle que je peux avoir aujourd'hui. Mais je voulais faire en sorte, à l'époque, qu'Ajaccio ait un seul office.

Un office du tourisme et de la culture. Je pense que j'avais conscience, voici vingt ans en arrière, que la plage, la mer et le soleil, c'est bien, mais que cela ne suffit pas.

Il faut ajouter à ces ingrédients d'autres produits. Ces produits peuvent être culturels, culinaires, alimentaires, etc...

Puis, quelques années plus tard, vous avez créé un véritable espace culturel, que l'on appelle Le Lazaret. Pourquoi cette aventure ?

Par le plus pur des hasards. Mais vous savez, le hasard peut devenir destin quelquefois. Quand les choses arrivent par hasard, et que vous prenez ce hasard pour le faire votre, ça devient un destin. Figurez-vous que je cherchais tout simplement un logement. Je vivais dans 150 m², et je désirais m'agrandir. Je vivais très bien dans un appartement du Scudo, avec mon épouse, mais j'avais énormément de livres.

Et d'ailleurs, j'en ai encore plus aujourd'hui. Je voulais donc passer de 150 à 250 m². Je voulais rester tout d'abord dans le même quartier, au-dessus de Marinella, au Santa Lina, mais avec une plus grande surface. Puis un jour, quelqu'un est venu me voir pour me parler du Lazaret. Cette personne me dit ceci : « Il y a un permis de construire d'un hôtel de charme, de cinq à six chambres, qui se trouve à tel endroit. Vous avez encore trois ans pour le réaliser ». Ensuite, cette personne m'a fait visiter le Lazaret. Là, je suis tombé sous le charme. Je suis littéralement resté scotché. J'ai toutefois dit non à l'idée de l'hôtel de charme, car c'est un métier difficile dans lequel il faut beaucoup donner. J'ai donc refusé cette proposition.

Puis, six à huit mois plus tard, alors que je ne trouvais toujours pas de logement à mon goût, un ami architecte décorateur m'a suggéré de réfléchir. Il m'a proposé de réhabiliter la devanture du Lazaret. C'est-à-dire la façade et les parties parallèles à la mer, et de laisser le «fer à cheval» du bâtiment en l'état. Il faut dire qu'il y avait une surface de 650 m² et que ça ne coûtait pas plus cher que le 250 m² que je cherchais.

Et là, vous avez été convaincu d'avoir enfin trouvé ?

Oui, je suis parti sur ce pari là. J'avais trouvé mon logement. Mais bien évidemment, je me suis posé la question suivante : que faire du reste ? Il fallait tout rénover. Et c'est ce que nous avons fait, puisque nous avons alors entrepris dix-huit mois de travaux. Et c'est comme ça, petit à petit, que nous avons transformé le Lazaret en un ensemble que vous connaissez aujourd'hui.

Tout est donc parti d'une démarche personnelle ? Parce que vous aviez trop de livres et que vous cherchiez un logement plus spacieux ?

Oui, et en même temps, j'étais délégué au tourisme à la ville d'Ajaccio ! Bien évidemment, j'étais bien placé pour avoir conscience du manque de structures pour la culture dans cette ville. Le théâtre Saint-Gabriel a brûlé dans les an-



Le Lazaret

nées 20 ou les années 30 (plus précisément en 1927), et on ne l'a jamais remplacé. Presque un siècle plus tard, nous ne l'avons d'ailleurs toujours pas remplacé.

Au bout de tant de temps, que l'on soit de gauche, de droite, ou du centre, ne pas être capable de refaire un théâtre... Enfin, bon. Il y avait un casino, et je crois qu'on s'est contenté du casino.

Ceci pour dire que j'étais conscient de ce manque. Et là, en réhabilitant le Lazaret, je comprenais que je pouvais me retrouver au centre de la structure, sans être gêné par les visiteurs. Il y a tellement d'entrées... Nous avons entre 7000 et 8000 visiteurs tous les ans. Mais ils ne gênent en rien mon intimité.

Et vous accueillez tous les arts. Les philosophes, les peintres, les sculpteurs, les écrivains, les musiciens... Et tout ça, directement chez vous. C'est incroyable !

Oui, chez moi ! Mais quand ils sont là, je disparaissais. Ce sont eux qui font le spectacle. Que ce soit clair, on vient chez moi pour le Lazaret et pour le spectacle, pas pour me voir. Vous parlez de variété des artistes, c'est vrai. C'est vraiment un non-choix finalement. Car il y a aussi de la danse, du théâtre, des conférences, etc...

Le Lazaret ira à une institution publique

Peut-on dire que votre domaine s'est au fil du temps institutionnalisé, dans l'esprit des gens ? Comme si c'était une structure municipale... Alors qu'elle est bien privée, puisque vous y vivez.

Oui (il rit). C'est vrai que beaucoup de gens ignorent que c'est privé. Mais je vais vous dire une chose, ils auront sans doute bientôt raison. Je vais vous mettre dans la confiance. D'un point de vue testamentaire, et d'un commun accord avec mon épouse, le Lazaret est sorti de l'héritage, et ira à une institution publique.

Laquelle ?

La Collectivité Territoriale de Corse, si elle le désire. Je suis même en démarche - le dossier est chez le notaire - pour faire, non pas un legs, car pour cela il faut mourir, et espérons que ce soit pour dans très longtemps, mais un don. C'est-à-dire un don de notre vivant, avec une condition : que le Lazaret reste ce qu'il est, donc un centre culturel. Je ne voudrais pas que cela devienne un centre d'habitation pour fonctionnaires ou pour quelques directeurs de la fonction publique. Dans ces conditions, l'édifice deviendrait public, et ce, de notre vivant, mon épouse et moi.

Et où habiteriez-vous ?

Au Lazaret ! Bien entendu, l'autre condition est que mon épouse et moi-même restions les usagers, les locataires jusqu'à la fin de nos jours.

Enfin, évoquons des endroits que vous aimez sans doute beaucoup. Comme par exemple le Palais Fesch. Vous allez souvent le visiter je suppose ?

Oui. J'aime les deux collections. Il y a de véritables splendeurs dans ce musée, notamment en ce qui concerne les primitifs italiens. Je crois qu'il y a 1200 ou 1300 œuvres picturales, c'est fantastique. J'apprécie aussi beaucoup la collection qui vient d'être créée, et qui réunit 200 ou 300 tableaux de peinture dite «corse».

Quand je dis «corse», j'entends par là que l'on peut ne pas être Corse, et peindre la Corse. On peut aussi être Corse, et ne pas peindre la Corse. Ceci étant, dans les deux cas, c'est de la «peinture corse» à mes yeux.

Certains Ajacciens, et notamment les anciens, nous racontent qu'il y avait beaucoup plus de tableaux il fut un temps, et que beaucoup se sont servis. Il y aurait des chefs-d'œuvre chez pas mal de particuliers dans toute la ville. Est-ce une simple rumeur selon vous ?

Ca, je ne sais pas. J'ai en ce qui me concerne une version beaucoup

plus modérée, à savoir que les tableaux qui manquent sont recensés. J'entends par là que le conservateur sait où ils se trouvent. Et je crois que ces tableaux, pour la plupart, sont prêtés. Par exemple, à l'église de Vico, nous trouvons au moins quatre tableaux qui appartiennent au musée Fesch, mais qui ont été prêtés ad vitam æternam.

Mais on sait où se trouvent ces œuvres. Et puis il y a aussi des familles, dont je ne citerai pas le nom, mais que je connais très bien, qui possèdent des tableaux de la même identité que le musée Fesch, mais qui leur appartiennent vraiment. Il va de soi que ces toiles là ne proviennent pas du musée.

Quant au château de la Punta, vous en pensez quoi ? Vous qui êtes un grand amateur d'art, son état de délabrement doit vous contrarier non ?

J'adore ce château. Mais cela me déplaît fortement de le voir dans cet état. Quant au problème qui entoure ce château, il me laisse sans voix. Nous nous fichons complètement de savoir à qui appartient ce château. Que ce soit à la région, au conseil général ou à la municipalité, on s'en moque !

Nous avons chez nous, un château bâti avec les pierres des Tuileries, et qu'on laisse tomber en ruines. Dans les années 90 ou 2000, on m'avait dit, «pour le sauver, il faut 8 milliards». Et alors s'il faut 8 milliards ? Il faut le rénover, point !

Nous pourrions en faire un centre d'animation, avec du privé, du public. Nous pourrions par exemple contacter une très grosse entreprise privée internationale, et nous pourrions leur dire ceci : «Nous vous laissons ce lieu, à condition que...». Un petit peu comme le Lazaret finalement. Si j'avais des fonds illimités, je me lancerais dans ce projet. J'avais même pensé installer un téléphérique (il éclate de rire) ! Attention, je ne plaisante pas, c'est une idée géniale ! Pour que cela vive, il faut mêler commerce et culture.

■ Frédéric Bertocchini

«Choisir notre tourisme, plutôt que de le subir»

Jean-Marc Olandini est PDG du groupe Olandini, spécialisé dans les activités touristiques : hôtellerie, transports, agences de voyages. Les secteurs de l'industrie touristique n'ont aucun secret pour Jean-Marc Olandini, qui est aujourd'hui le propriétaire de l'hôtel Radisson Blu Resort, qui se trouve sur la commune d'Albitreccia, face à la superbe plage d'Agosta, entre Porticcio et Pietrosella. Cet hôtel quatre étoiles de 170 chambres, est ouvert à l'année depuis deux ans maintenant. Il s'agit du plus gros investissement dans l'hôtellerie en Corse depuis trente ans. Au-delà de la simple activité de l'hébergement ou de la restauration, Jean-Marc Olandini et ses cent salariés veulent aussi jouer la carte du bien-être, de la découverte culinaire et culturelle, de l'événementiel et du séminaire. Un seul but : contribuer à l'étalement de la saison touristique sur l'île et parvenir à garder l'hôtel ouvert à l'année. Un pari qui n'est pas gagné d'avance.



Jean-Marc Olandini

Olandini, une saga familiale

Jean-Marc Olandini, peut-on dire que le tourisme est une grande tradition pour vous ? Car finalement, votre famille fait parti des pionniers de cette industrie en Corse...

Ah oui, la tradition du tourisme dans notre famille remonte aux années 1930. Autant dire que cela fait un bail. Mais en réalité, l'entreprise est encore plus ancienne, puisque c'est le grand-père qui l'avait créé en 1890.

A l'époque, nous ne parlions pas encore tourisme, mais plutôt de transport de marchandises avec des chariots qui étaient tirés par des mulets. Il s'agit de l'origine de l'entreprise familiale.

Puis, dans les années 1930 donc, les activités se sont tournées vers le tourisme au sens moderne du terme. C'est d'ailleurs à ce moment là que nous avons commencé à organiser des voyages.

Quels genres de voyages votre père organisait-il à l'époque ?

Les déplacements étaient essentiellement en bateaux et en autocars. Puis, bien entendu, après la guerre, les moyens de transport ont évolué et nous nous sommes diversifiés. L'essor du transport aérien a été une vraie révolution. Et c'est ainsi que notre entreprise s'est développée.

En 1890, le tourisme n'existait pas au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais Ajaccio s'était déjà positionnée dans cette activité avec l'essor du Quartier des Etrangers. C'est peut-être là que tout commence, non ?

Oui, tout à fait. C'est vrai que déjà, à l'époque, Ajaccio était ce que l'on appelait une «station climatique». A cette époque là, les premiers touristes - essentiellement des Britanniques - venaient à Ajaccio pendant l'hiver en quête d'un climat agréable. Je pense qu'il s'agissait là de la première forme de tourisme sur Ajaccio, et même plus généralement, sur la Corse. Mais ce n'est qu'après, à partir des années 30 et

surtout après la guerre, que le tourisme que l'on connaît aujourd'hui s'est surtout développé. Il s'agissait d'un tourisme plutôt estival et tourné vers le balnéaire.

Le tourisme est devenu une industrie. Comment l'expliquer ? Grâce à une certaine évolution de la société et du niveau de vie ?

Oui. Par l'exemple, l'essor des congés payés a eu une importance considérable pour le développement de cette activité. A partir de 1936, nous commençons à constater des avancées significatives. Mais c'était encore balbutiant.

Au début, la clientèle était vraiment une clientèle haut de gamme. Puis, nous avons ensuite constaté une démocratisation...

Pourquoi avoir voulu continuer dans cette activité ?

J'ai toujours vu mon père travailler dans ce secteur. C'était vraiment un pionnier dans le tourisme en Corse. J'ai vécu, enfant, dans cet environnement. Ma mère dirigeait un hôtel non loin de Propriano. Je passais toutes mes vacances dans des milieux hôteliers et touristiques, sans le savoir, enfant, j'étais déjà en formation.

Aujourd'hui, le tourisme est la première industrie de Corse. Votre père a-t-il visionnaire sur le coup, ou bien, selon vous, cette réussite est-elle plutôt le fruit du hasard ?

Je pense que mon père, très rapidement, a cerné le potentiel de cette activité. Il y a cru très tôt, au moment où personne n'en parlait, personne n'y croyait, mis à part quelques entrepreneurs. Il a donc eu une vision à long terme. Et cela s'est confirmé par la suite. Aujourd'hui, au plan mondial, il faut savoir que l'industrie touristique se porte bien. C'est d'ailleurs la première industrie au monde. Ce secteur emploie énormément de personnes et crée de la richesse. Je crois que la Corse a la chance de se trouver dans un secteur géogra-

phique, qu'est la Méditerranée, qui lui-même est un bassin touristique de premier plan. Cela permet à notre île de s'ouvrir vers le monde. Le tourisme est bien entendu le premier secteur économique de la Corse, et de loin. Un touriste qui dépense son argent sur l'île, c'est l'équivalent d'une exportation, en terme de territoire.

Vous vous êtes récemment lancé dans de grands travaux, puisque vous avez construit un hôtel sur la commune d'Albitreccia, le Radisson Blu Resort. Pourquoi avoir choisi cette chaîne scandinave comme partenaire ?

Avant de parler de chaîne et du Radisson Blu Resort, je crois qu'on peut évoquer le projet de départ. Nous voulions travailler sur l'idée d'un hôtel qui soit d'une capacité assez importante. Je ne voulais pas faire quelque chose qui existait déjà en Corse.

La Corse est déjà riche d'une hôtellerie familiale. Donc je voulais surtout faire quelque chose de complémentaire avec ce qui existait déjà. Donc, j'ai pensé à un hôtel susceptible d'accueillir des événements comme des séminaires ou des congrès. Pour y arriver, nous devions avoir une forte capacité d'accueil.

Il est difficile de diviser les groupes et de les répartir dans plusieurs établissements. Ils aiment, en général, être concentrés dans un même établissement. Notre idée de départ était de construire un hôtel de grande taille. Aujourd'hui, le Radisson Blu Resort compte 170 chambres.

Quelle était la deuxième idée ?

Nous désirions dans un second temps, construire un hôtel de standing. J'avoue avoir hésité à un moment donné entre le trois et quatre étoiles. Puis finalement, je me suis engagé pour un quatre étoiles, et ce dans la mesure où il y a eu une nouvelle classification qui s'est faite dans l'hôtellerie, voici peu de temps.

A partir de là, l'idée d'ouvrir un hôtel à l'année, avec une telle capacité, a

fait son chemin, mais c'était quand même difficile de porter seul le projet. Nous avons donc eu l'idée de contacter une grande marque internationale, pour une exploitation "Olandini". Nous fonctionnons donc comme une sorte de franchise.

Et donc, pourquoi le Radisson ?

Parce que cette chaîne est particulièrement bien implantée en Europe. Il faut savoir par exemple que la chaîne Radisson est la première chaîne quatre étoiles en Europe. Cette chaîne est particulièrement bien implantée en Europe du nord. En Allemagne, au Royaume-Uni et bien entendu dans les pays scandinaves. Il faut rappeler qu'au départ, le Radisson est une entreprise scandinave. Cela m'a donc intéressé, parce que l'idée était aussi de pouvoir attirer ce genre de clientèle du nord de l'Europe. Le fait de savoir que l'image de marque de la chaîne est très positive, est un atout. Cela rassure certains clients qui peuvent se dire, qu'ils connaissent, et qu'ils n'auront pas de surprises.

Les négociations avec Radisson se sont passées rapidement ?

Les négociations, avec les représentants de Radisson, se sont bien passées. J'ai rencontré des gens qui sont vraiment très intéressants. Le courant est vite passé.

Même si la marque a été une aide pour vous, je suppose que des banques ont dû participer au projet, car l'investissement doit être colossal. Le montage financier a été compliqué à mettre en place à ce niveau là ?

Nous avons mis en place un pool bancaire dont le Crédit Agricole était le chef de file. Mais il y avait aussi trois autres banques qui nous ont accompagné.

Concernant les travaux à présent, car ils ont été pharaoniques à l'échelle de la Corse, avez-vous fait appel aux entrepreneurs corses pour construire l'établissement ?

Ah oui. Et c'était un des objectifs de départ. L'architecte lui-même est un Corse, puisque c'est l'Ajaccien Christian Blanc

qui a dessiné les plans de l'établissement. Je le connaissais déjà, et je l'appréciais beaucoup.

Quant aux entreprises qui ont participé à l'opération, notre objectif était de faire participer au maximum les locaux. On peut dire que 90% du budget est allé à des entreprises corses.

Un paquebot !

L'architecte, Christian Blanc, a semble-t-il voulu réaliser une terrasse sur la mer. Lorsqu'on se trouve dans votre hôtel, c'est l'impression que nous avons. Comme si nous étions sur un bateau.

Oui, en effet. C'est d'ailleurs l'idée que nous avons mis en place ensemble. Nous désirions que nos clients aient l'impression d'être sur un paquebot qui avance dans la mer.

Lorsqu'on entre dans cet hôtel, nous trouvons de grandes ouvertures sur le golfe d'Ajaccio. C'était notre idée de départ, et je crois que nous avons réussi à ce niveau là. Mais l'idée d'avoir un ensemble homogène a été déterminante. Cela a plu aux élus.

Un quatre étoiles d'une capacité de 170 chambres, c'est unique sur la Corse ?

Disons que cela a été le plus gros investissement dans le domaine hôtelier, en Corse, depuis une trentaine d'années. C'est effectivement un gros bébé. Mais notre challenge est maintenant de parvenir à le faire vivre, et grandir.

Le gros pari est de parvenir à faire vivre l'hôtel toute l'année. Est-ce possible ? Le pari est-il en passe d'être gagné ?

C'est effectivement un très gros pari. Pour être franc, je ne sais pas si le pari sera gagné. L'hôtel a deux ans d'existence, et nous venons de passer deux hivers. Bon, nous avons quatre mois qui sont vraiment très difficiles. Il ne faut pas se le cacher, c'est compliqué de novembre à avril. Mais, à partir de mars, jusqu'en octobre, puisque nous essayons de mêler la clientèle de séminaire et la clientèle individuelle, nous travaillons bien. Disons que nous travaillons très bien huit mois dans l'année.

Sur ces huit mois, est-ce que vous réussissez à combler le déficit que vous accumulez sur les quatre mois creux ? Pour faire court, êtes-vous parvenu à l'équilibre ?

Pas encore. Nous ne sommes pas encore parvenus au point d'équilibre. Mais notre ambition est d'y parvenir le plus vite possible.

Combien de personnes sont salariées, à l'année, au Radisson Blu Resort ?

En hiver, nous avons un peu plus d'une cinquantaine de personnes. En été, nous doublons les effectifs,



avec plus de cent personnes qui travaillent quotidiennement. C'est une belle équipe. Nous essayons de créer de l'emploi.

Forcément, nous nous tournons vers les Corses mais nous sommes quand même obligés de compléter avec des gens venus de l'extérieur. Je trouve que nous avons, chez nous, un vrai soucis de formation et de recrutement, dans le secteur du tourisme et de l'hôtellerie. Mais autant que faire se peut, les insulaires sont prioritaires dans les embauches.

Une carence en formation..

Vous pensez vraiment qu'en Corse, nous ne sommes pas au niveau dans la formation ? C'est un comble tout de même, pour une île dont l'industrie touristique est la première activité, non ?

Ah oui, et je le dis très clairement. Nous avons une carence manifeste dans ce secteur. Vous imaginez, dans une île comme la Corse, nous n'avons pas d'école hôtelière à proprement parler. Nous n'avons pas de centre de formation pour les métiers du tourisme et de l'hôtellerie.

C'est proprement aberrant. Actuellement, je sais qu'on parle beaucoup du Padduc, du livre blanc du tourisme, etc... C'est donc un sujet qui est actuellement débattu. Une école de ce type serait intéressante, à la condition qu'elle soit ouverte sur l'extérieur, parce que l'idée serait d'avoir un centre de formation de haut niveau, qui puisse en même temps attirer des gens de l'extérieur. Cela permettrait un rayonnement de la Corse, et ce au-delà de son périmètre géographique.

Est-ce que des Corses sont également intéressés par cet hôtel ? Avez-vous des clients qui viennent de Haute-Corse ou d'ailleurs ?

Oui, bien sûr. Une partie importante de la clientèle est constituée de Corses, et même de gens qui vivent à Ajaccio par exemple. Nous avons

aussi beaucoup de Bas-tiais qui viennent passer un week-end chez nous. C'est quelque chose qui nous tient à cœur, car cela nous permet de fidéliser de la clientèle. Actuellement, nous envisageons même de créer une sorte de club qui permettrait d'obtenir des avantages, au niveau du spa notamment, mais aussi des autres activités que l'on peut trouver dans l'hôtel. Les Corses qui viennent au Radisson Blu Resort, sont notamment intéressés par les soins que l'on réalise dans notre spa. Nous avons un sauna, un hammam, une piscine intérieure, des équipements et du personnel. Il s'agit d'un espace très "cocooning". Là aussi, notre idée était de proposer des activités ou des prestations qui puissent attirer de la clientèle hors saison. Le spa fonctionne donc toute l'année, y compris en été. Cela permet à nos clients d'imaginer des séjours thématiques autour des notions du bien-être ou de remise en forme.

Concrètement, vous visez une clientèle haut de gamme ? Ou pas seulement ?

Non, pas forcément. Nous avons un peu de tout. Bon, il s'agit d'un hôtel quatre étoiles, donc forcément, la clientèle est plutôt aisée à la base. Après, pour le spa, le restaurant, et les activités diverses, c'est très varié. Nous trouvons par exemple des jeunes femmes qui viennent entre amies, afin de s'offrir une petite journée de relaxation. Tous les publics sont donc intéressés.

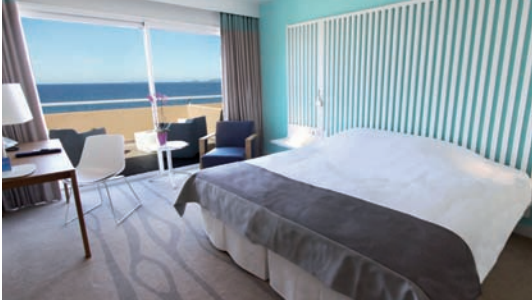
On peut également trouver de l'événementiel dans votre établissement, comme par exemple les concerts privés consacrés au jazz. De grosses pointures sont déjà venues chez vous.

Oui, car notre idée est aussi de faire de cet hôtel un lieu de vie qui soit ouvert sur l'extérieur. Nous avons mis en place un programme de concerts de jazz, mais nous pouvons également avoir des expositions, des

conférences. Les installations de l'hôtel sont beaucoup utilisées par la clientèle locale. A propos des concerts de jazz, que nous réalisons avec l'aide précieuse du musicien Jean-Jacques Gristi, l'ambiance est très intimiste. C'est le but recherché. Nous limitons ces concerts à cent ou cent-dix personnes. Nous sommes donc dans le concept du concert privé. Mais c'est aussi ce qui fait la qualité de la manifestation. A ce jour, nous avons accueilli de sacrées pointures, comme le neveu de Django Reinhardt qui est venu se produire chez nous.

Pour en revenir au tourisme, pensez-vous aujourd'hui que la Corse tire vraiment son épingle du jeu dans cette activité ? Exploite-t-on au maximum le potentiel qui est le notre ?

Effectivement, nous pourrions optimiser et améliorer beaucoup de choses. Nous devons parvenir à travailler sur un étalement de la saison. C'est un petit peu le serpent de mer. Mais je crois que les choses évoluent tout de même dans le bon sens. Il y a encore une quinzaine d'années, les deux tiers des touristes venaient en juillet et août. Aujourd'hui, cette proportion s'est considérablement réduite, puisque seulement la moitié des touristes qui viennent en Corse, le font en dehors de ces deux mois là. Il y a donc un étalement. Lorsque l'on regarde les tendances, ces dernières années, nous pouvons donc faire ce constat là. Mais il y a encore beaucoup de travail à accomplir. Pour cela, il faut que la politique touristique, d'une façon générale, se concrétise davantage dans un certain nombre de projets. Actuellement, je suis avec beaucoup d'attention le débat lié au livre blanc du tourisme qui va s'insérer dans le Padduc. Je rejoins Vanina Pieri, la présidente de l'Office



du Tourisme de la Corse, sur beaucoup de positions. Notamment sur l'idée de développer les golfs en Corse.

L'idée de développer les golfs en Corse est une position courageuse, non ?

Oui, c'est en effet une position courageuse, car cette dernière n'est pas très bien comprises parfois. A ce niveau là, nous devons faire preuve de pédagogie, en expliquant que les golfs tels qu'ils sont conçus aujourd'hui ne sont pas contradictoires avec les intérêts des agriculteurs. Nous pouvons par exemple aménager des golfs sur des terrains qui ne sont pas très propices à l'activité agricole. Ensuite, nous devons développer une politique allant de le sens des infrastructures et des équipements de loisirs. Je pense aussi que nous devons travailler sur tout ce qui est événementiel. Je crois

que cela est très important. Notamment en avant et arrière-saison, avec des manifestations attractives. La politique du tourisme, ne se limite pas seulement à la construction d'hôtels. Il faut travailler sur tout un environnement. Cela se traduit par une volonté politique de manière à sortir du tourisme que l'on a connu.

Le tourisme que l'on a connu. C'est-à-dire ?

Jusqu'ici, le tourisme était plutôt un tourisme subi, plus qu'un tourisme choisi.

Nous avons vendu le climat, à la fin du 19^e siècle. Puis la plage, puis la montagne. Peut-on aujourd'hui vendre la «culture corse», tout simplement ?

La Corse a effectivement de fabuleux atouts. Tout d'abord, c'est une montagne dans la mer. Le patrimoine naturel est assez exceptionnel. On la connaît surtout, à l'extérieur, pour ses plages. Mais c'est aussi un pays d'intérieur, avec une richesse d'activités très forte et très variée. Puis, vous avez raison, il y a chez nous un patrimoine culturel de premier ordre. Et cela va tout à fait dans le sens du tourisme d'aujourd'hui.

Selon vous, avons-nous également les moyens de jouer la carte du tourisme culinaire ?

Pardi ! Nous avons, vous le savez, des produits extraordinaires, qui sont également une richesse fabuleuse. Ces produits sont d'ailleurs de plus en plus mis en avant par les restaurateurs, et aussi de plus en plus connus sur le continent. Les produits corses sont aujourd'hui considérés comme des produits de qualité. Nous devons bien entendu nous en féliciter et jouer aussi cette carte là. Que ce soient les vins, la charcuterie, les fromages, le miel, les huiles d'olive, nous avons des produits de qualité que l'on retrouve d'ailleurs sur les tables des restaurants haut de gamme. Je crois qu'à ce niveau là, la Corse n'a rien à envier aux plus grandes régions et territoires gastronomiques français. Maintenant, il est important que nous parvenions à faire découvrir ces richesses là, aux gens qui viennent de l'extérieur. C'est d'ailleurs un plaisir et une fierté, lorsque l'on est dans le tourisme, de faire découvrir ces saveurs.

Est-ce le cas, dans votre hôtel, au Radisson Blu Resort ? Retrouve-t-on dans les assiettes des clients, des produits locaux ?

Oui. Bien sur. Les produits corses sont mis en valeur par notre chef.

Nous avons même des produits corses dans notre spa, avec deux gammes de produits, dont une réalisée en Corse. Nous avons notamment une gamme de produits qui sont réalisés avec des plantes du maquis et qui sont très appréciés par la clientèle. Je constate même que ces produits sont autant demandés, sinon plus que les autres marques. C'est donc un constat très satisfaisant que nous pouvons faire à ce niveau là.

Avant la saison qui commence, peut-on faire un premier bilan sur votre activité notamment avec le Radisson Blu Resort ? Deux ans après l'ouverture de l'établissement, êtes-vous satisfait en temps que PDG du groupe ?

L'hôtel marche très bien, mais l'essai demande à être confirmé. En saison, nous sommes actuellement au-delà des prévisions. Mais comme je le disais, nous avons quatre mois d'hiver qui sont difficiles. Nous travaillons dans ce sens, pour essayer de trouver de la clientèle à ce moment là. Il est donc encore un peu trop tôt pour faire un premier vrai bilan. Nous ne savons pas encore si nous parviendrons, dans l'avenir, à rester ouvert toute l'année. Je crois qu'il faut attendre encore l'expérience d'une année complète afin que nous puissions nous déterminer à ce niveau là.

■ **Frédéric Bertocchini**



Innovation that excites

LES CITADINES NISSAN



**NOUVELLE
NISSAN MICRA**

À PARTIR DE **8990 €⁽¹⁾**
SOUS CONDITION DE REPRISE



**NOUVEAU
NISSAN NOTE**

À PARTIR DE **10990 €⁽²⁾**
SOUS CONDITION DE REPRISE

NISSAN AJACCIO

Z.A. La Caldaniccia
20167 Sarrola-Carcopino
04 95 78 50 18

NISSAN BASTIA

R.N 193
20600 Furiani
04 95 55 34 00

Pour plus d'informations, rendez-vous sur nissan-offres.fr



Innové autrement. (1) Prix au 01/05/2014 de la Nouvelle Nissan MICRA Visia 1.2L 80 ch après déduction de 2 660 € d'aide à la reprise. **Modèle présenté** : Nouvelle Nissan MICRA Lollita Lempicka Pearl 1.2L 80 ch avec option habillage de toit aspect cuir* : **15 230 €** après déduction de 2 660 € d'aide à la reprise. *Habillage de toit : sticker vinyle reprenant l'aspect visuel et le grainage du cuir. (2) Prix au 01/05/2014 du Nouveau Nissan NOTE Visia 1.2L 80 ch après déduction de 2 660 € d'aide à la reprise. **Modèle présenté** : Nouveau Nissan NOTE Black Line 1.2L 80 ch avec option peinture métallisée : **13 680 €** après déduction de 2 660 € d'aide à la reprise. Offres non cumulables avec d'autres offres, valables du 01/05/2014 au 31/05/2014, réservées aux particuliers chez les Concessionnaires NISSAN participants. (3) Limitées à 100 000 km. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 € RCS Versailles n° B 699 809 174 - Parc d'Affaires du Val Saint-Quentin - 2, rue René Caudron - CS 10213 - 78961 Voisins-le-Bretonneux Cedex.

Nouvelle Nissan MICRA : **Consommations gamme cycle mixte (l/100 km) : 4,1 - 5,4. Émissions CO₂ (g/km) : 95 - 125.**
Nouveau Nissan NOTE : **Consommations gamme cycle mixte (l/100 km) : 3,6 - 5,1. Émissions CO₂ (g/km) : 92 - 119.**

La réforme pénale

Une urgence réaffirmée par le Conseil National des Barreaux

Lors de l'Assemblée générale des 11 et 12 avril 2014

Le Conseil National des Barreaux connaissance prise de l'annonce du report de l'examen du projet de loi relative à la prévention de la récidive et à l'individualisation des peines,

REAFFIRME l'impérieuse nécessité de traiter de manière prioritaire ce projet de loi qui constitue en l'état la seule réforme pénale d'ampleur annoncée depuis 2012.

Ce texte est l'aboutissement, à travers la conférence de consensus, d'une concertation sans précédent des acteurs du monde judiciaire et pénitentiaire et de la société civile.

S'il reste perfectible sur de nombreux points, le projet consacre la suppression des peines planchers et la

fin des révocations automatiques du sursis. Il donne enfin aux tribunaux correctionnels et à la défense les moyens d'une véritable individualisation des peines.

Il induit une logique du traitement de la peine et de la récidive qui, à l'inverse d'une politique du tout carcéral, prend en compte les intérêts des personnes poursuivies et condamnées, des victimes et de la société.

Certaines de ces avancées ne peuvent plus attendre.

EN CONSEQUENCE, le Conseil National des Barreaux appelle à la poursuite des travaux parlementaires permettant l'adoption de ce projet de loi avant la fin de la session parlementaire.

LA VILLA

CALVI

RELAIS & CHATEAUX
Tél. : +33 (0)4.95.65.10.10
Fax : +33 (0)4.95.65.10.50
CALVI
www.hotel-lavilla.com

Les Premiers États Généraux du Droit Social (EGDS)

seront organisés le 20 juin 2014 par le Conseil National des Barreaux à Vichy (Allier)

Les premiers États Généraux du Droit Social (EGDS), auront pour thèmes «La loi de sécurisation professionnelle» et «L'actualité jurisprudentielle de la santé du salarié au travail». Cette manifestation, lieu de rencontre privilégié en matière de Droit Social a vocation à devenir le rendez-vous annuel des professionnels ayant en commun leur intérêt pour cette matière et un lieu d'échanges entre avocats et autres professions.

www.cnb.avocat.fr/

Corse Marché Public Assistance

Vous accompagnez dans toutes vos démarches administratives pour qu'un marché public ne soit plus un obstacle au développement de votre entreprise

- ✓ Création, rédaction et mise en forme de vos DC1, DC2...
- ✓ Prise en charge de toutes les pièces réglementaires liées aux marchés publics.
- ✓ Analyse des règlements de consultation, des CCTP et CCAP.
- ✓ Elaboration de mémoires techniques
- ✓ Possibilité de veille des annonces légales.

Contact : ☎ 06 15 43 11 33 - ✉ cmpa20@orange.fr



VOTRE ACCÈS AU REGISTRE DU COMMERCE ET DES SOCIÉTÉS !



infogreffe.fr

Les Greffes des Tribunaux de Commerce



Corse-Italie, des liens indéfectibles

Les relations entre Corse et Italie sont faites d'épisodes douloureux, de rendez-vous manqués au point qu'aujourd'hui encore une distance subsiste malgré les initiatives culturelles, associatives et européennes. Malgré le parallélisme de leurs histoires, la Corse et l'Italie ont subi des vicissitudes diverses et ont réagi d'une manière propre. Ce n'est donc pas le moindre des paradoxes que d'observer si la géographie les a rapprochées, l'histoire les a éloignées...

Histoires parallèles

En réalité, les histoires furent parallèles parce que les territoires furent disputés par les mêmes puissances. Longtemps Corse et Italie semblaient vouloir se distancer, vivre en s'ignorant comme deux contrées étrangères que rien ne pouvait relier, hormis l'histoire partagée des siècles pisans et génois entre autres, l'épisode tragique de l'invasion italienne de la Seconde Guerre Mondiale et les souvenirs douloureux de l'irrédentisme de certains intellectuels corses.

Ce moment tragique de l'histoire de la Corse et de l'Italie a été le point culminant d'une méfiance qui s'était installée entre Corses et Italiens. Aujourd'hui le «regard» se fait autrement, certains travaux et approches universitaires ou autres projets européens ainsi que la volonté d'hommes et de femmes de retrouver les «racines italiennes» de la Corse ont désarmé cette dé-



fiance. Désormais les initiatives sont légion : festivals de films, festivals culturels et bien évidemment la forte volonté de créer du lien par le biais de l'Université grâce à la réactivation de la Chaire Paul Valéry ou encore la création d'un double cursus Corti/Palermo.

Vers des rapports enfin pacifiés

Mais tout d'abord, faisons un retour en arrière. Les rapports entre Italie et Corse sont complexes, fruits d'une histoire marquée de déchirures. La rupture est provoquée tout d'abord par l'entrée dans le giron français, puisqu'à l'orée du XX^{ème} siècle, la langue italienne perd sa place privilégiée au profit du Français même si quelques initiatives comme la Dante Alighieri (toujours vivace) créée à Bastia par le poète Colucci au XIX^{ème} siècle ou l'implantation d'un consulat à Bastia tentèrent de sauvegarder ces liens.

Mais la guerre et l'irrédentisme achevèrent la destruction de ces liens. Durant, les années 1920-1939, les autonomistes corses regroupés autour de l'hebdomadaire A Muvra dirigé par Petru Rocca défendent l'idée que «la Corse n'est pas un département français, c'est une Nation vaincue qui doit renaître». Ils exaltent la langue corse, l'histoire de l'île avant la conquête française et rappellent tout ce qui caractérise l'île, notamment ses rapports avec la pénin-



sule italienne. Leur combat se heurte à la politique jacobine des gouvernements français de la III^e République qui ne laisse aucune place aux particularismes locaux. Cependant ils trouvent alors un écho favorable du côté de la péninsule auprès des dirigeants fascistes. En effet, à la même époque, l'Italie fasciste développe, insidieusement puis publiquement à partir de 1938, une politique «irrédentiste» prônant le rattachement de la Corse. Une confusion entre «corsisme» et «irrédentisme» s'installe alors, entretenue tant par les propagandistes italiens que par les anti-autonomistes français. Cette histoire polémique marqua le coup d'arrêt des relations corso-italiennes et installa un climat de méfiance certain.

L'Europe salvatrice ?

Cette histoire a laissé ses traumatismes et ses ruptures indéfectibles au point qu'on a occulté, pendant de nombreuses années, la part d'italianité de la Corse, notamment au moment où une volonté de réappropriation culturelle a vu le jour dans les années 70. Les chercheurs, à l'ouverture de l'université de Corse, en premier, tentèrent de mettre en place des passerelles. Ils seront bientôt rejoints par les associations. Des vieux réseaux se réactivent comme la Dante Alighieri, d'autres voient le jour tel le Festival du film italien à Ajaccio ou Bastia, Arte



Mare à Bastia. Cela démontre encore une fois que la culture est la source de liens la plus évidente et la plus forte.

Ce créneau conforté par la naissance du programme européen Interreg III qui a permis l'ouverture d'un axe Corse-Toscane-Sardaigne entre 1990 et 1999, afin de développer des échanges transfrontaliers dans le domaine de la recherche, formation, coopération dans le domaine institutionnel, protection et mise en valeur de l'environnement, promotion touristique, développement économique durable, amélioration des infrastructures en eau et énergie, transports.

La culture reste toujours le point de rassemblement majeur. Aujourd'hui si un certain dynamisme culturel a pu conduire à rêver de collaboration politique et économique dans les années 2000, ces aspects sont encore embryonnaires. Mais un lien fort et indéfectible s'est créé comme par exemple, les marques de solidarité après les inondations de cet hiver qui touchèrent la Sardaigne. L'avenir semble aller dans le bon sens.

Radiche...

«Radiche», vale à di e lascite cumune da cunsirvà, rispittendu tutti quanti l'identità d'ognunu, sti radichi ùn sò micca sempri manfesti, tacciuti da i nuvelli rialità, ma non ancora sradicati. Sti radichi piantati ind'è a tarra taliana, duva i Corsi à si pruvanu in accordu, com'è u fattu di ritruvalli in Corsica stessa incù u listessu suchju talianu.

U scopu maiò di l'associu hè di salvà i radichi di a cultura corsa. S'ellu si pò pinsà ch'ellu hè un capatoghju par i Corsi, ma u pinseru hè valevule par i Taliani. Ponu ritruvà allora ind'è a sucietà corsa, à traversu a so lingua strana, u spechju d'elli stessi, di a storia taliana. Ponu acquistà cuncetti accuzzenti è spessu inaspittati à u livellu intellettuali è culturali. A Corsica ùn stancia mai di dà u sensu.

Mme Raffalli Marie-Thérèse, Présidente de la Dante Alighieri de Bastia

L'association Dante Alighieri est-elle la plus ancienne en termes de liens Corse-Italie ?

C'est en effet une association qui a été créée à la fin du XIX^{ème} siècle, suite à l'unification italienne à l'initiative de Cavour d'ailleurs et du poète Carducci, pour que les Italiens qui quittaient leur pays d'origine conservent des liens avec leur langue et leur culture. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque l'Italie connaissait une grande période d'émigration. L'Italie de plus était un tout jeune pays et ces derniers avaient peur que les émigrants et leurs enfants perdent le lien avec leur pays et leur langue.

La Dante Alighieri s'est donc répandue partout dans le monde au fur et à mesure des déplacements des émigrés : beaucoup en Amérique du Sud, en France et en Allemagne. Bastia qui avait depuis fort longtemps un consulat, bien avant l'unité italienne, a vu par la suite la création de l'association grâce au poète et sculpteur Guido Coluccci. Le but est toujours le développement et le rayonnement de la culture italienne et bien sûr le lien avec les immigrés italiens. Il est certain que depuis les buts ont évolué mais c'est toujours le développement et le rayonnement de la culture italienne qui prédomine.

Les liens entre la Corse et l'Italie, ce n'est pas un long fleuve tranquille ...

Il y a eu un moment de désaffection pendant la guerre. D'ailleurs à ce moment-là la Dante Alighieri s'était autodissoute. Mais on ne peut pas gommer notre histoire italienne avec Pise ou avec Gênes. Depuis quelques temps grâce au tourisme, au développement de l'Europe et aux entreprises, car la Corse travaille avec l'Italie, ces liens se réactivent. Des initiatives comme le Festival du film italien de Bastia ont beaucoup contribué à créer des rapports avec l'Italie.

La culture est donc le meilleur vecteur. C'est par ce biais, pour notre part, que nous contribuons à créer des liens. Notamment tous les ans nous consacrons un cycle de 5 à 10 conférences liées au patrimoine artistique et historique de la Corse en relation avec l'Italie. Puis nous avons beaucoup de succès, par exemple, dans les voyages que nous organisons vers l'Italie. Nous sommes passés à deux par an et bientôt même trois. On assiste donc bien à un changement de mentalités. On redécouvre l'Italie grâce aux voyages, aux communications et grâce à l'Europe.

Peut-on dire que les échanges sont positifs ?

Les échanges sont positifs et on se découvre des liens. Nous avons des

rapports de familiarité avec la langue et la culture. Une ouverture se fait déjà au point de vue économique, la Corse ayant tout intérêt à avoir des relations économiques et culturelles. Et oui, l'Italie a une résonance toute particulière avec la Corse du nord. Je ressens moins cette attirance quand je vais vers le sud. Ajaccio est moins italien. C'est d'ailleurs le rapproche que nous font les ajacciens. Vous, vous êtes de l'Italie !

Dressez-nous un historique de la Dante Alighieri ...

Association historique, la Dante, telle que nous la connaissons aujourd'hui reprend en 1947, après la Seconde Guerre Mondiale grâce à un certain M. Mattei, Proviseur au lycée de Bastia, italianiste convaincu avec Marie-Jean Vinciguerra. L'association est passée par des hauts et par des bas avec des périodes plus ou moins actives. La dernière Présidente était Pauline Sallembien qui s'en était très bien occupée et

qui a eu par la suite de nombreuses autres activités. Lorsque nous avons repris la Dante en 1998, il a fallu remonter les mailles. Petit à petit on a commencé par développer des conférences car c'était un terrain séduisant. On a touché tous les styles : le patrimoine, la littérature... Au bout de 13 ans, on en a récolté les fruits car on est devenu une association reconnue. Nous avons signé un partenariat avec le cinéma Studio qui nous a toujours accueillis puis avec le ciné Italien. On a 10 conférences par an, 2 ou 3 voyages, des cours, des expos. Cela allant toujours dans le sens de l'Italie mais étant très ouvert sur la Corse. Et puis cette année, nous avons initié un partenariat avec l'université de Corse qui a ravivé sous l'impulsion de François Graziani, Professeur de littérature, la chaire Esprit Méditerranéen, Paul Valéry. Dans 20 jours nous recevons notre premier invité Mirco Tavoni pour une conférence sur Dante. Nous sommes un petit cercle et le



partenariat avec l'université va nous amener des invités de très grande qualité.

Programme

Mirco Tavoni le 16 mai, comment Dante imagine son voyage dans l'au-delà

Le 27 mai, conférence du sociologue Patrick sur Machiavel

Françoise Graziani,

Professeur de Lettres Classique Université de Corse UMR 6240 LISA

Comment est née l'idée de fonder cette chaire Esprit Méditerranéen ?

Cette question est inséparable de la suivante, car la chaire existait déjà sous le nom de Paul Valéry quand je suis arrivée à l'Université de Corse. Mais depuis le départ à la retraite de son fondateur, le professeur Jacques Orsoni, elle était inactive. En la reprenant, j'ai voulu à la fois rester fidèle à l'esprit initial de la chaire (qui en 2003 faisait partie d'une Académie de la Méditerranée) et lui donner une nouvelle orientation, correspondant à ce que je pouvais lui apporter.

Pourquoi avoir choisi le personnage Paul Valéry ?

C'est Jacques Orsoni qui en 2003 lui a donné le nom de Paul Valéry, corse et méditerranéen qui avait créé en 1933, dans un moment où l'Europe sentait venir une des crises majeures de son histoire, une institution non académique dédiée à la libre circulation des idées méditerranéennes (le Centre Universitaire Méditerranéen de Nice).

Aujourd'hui la pensée de Valéry n'a rien perdu de sa force, et elle nourrit encore les réflexions de ceux qui défendent la diversité, la solidarité et la complexité comme des principes de civilisation. Valéry disait que la Méditerranée a toujours été un lieu de "fermentation des idées". Il disait aussi que l'esprit est ce qui nous rend multiples : "ce qu'on appelle Esprit pourrait s'appeler Variété".

Quels sont les buts de cette chaire ?

Remettre la Corse au cœur de la Méditerranée, comme elle l'a été dans le passé, en faire un lieu de convergence et de "fermentation" intellectuelle. Faire circuler des savoirs en créant un environnement scientifique de haut niveau dans le domaine des sciences humaines, et partager ces savoirs avec l'ensemble de la société grâce à des partenariats avec les associations qui, partout en Corse, s'intéressent aux arts et aux humanités. Enfin faire reconnaître l'identité plurielle des cultures méditerranéennes en montrant leurs articulations.

Quel Programme ?

La Chaire accueillera chaque année quatre professeurs invités dont chacun donnera, pendant une semaine, des conférences à Corte et dans d'autres lieux de Corse. Ces professeurs sont des personnalités internationales reconnues pour leurs recherches ouvertes à l'interdisciplinarité. Les thèmes abordés concernent l'ensemble de la Méditerranée, d'est en ouest et du nord au sud, et toutes les périodes de son histoire, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Quelle que soit sa spécialité, chacun s'intéresse à l'histoire des idées, à la circulation des langues, aux échanges interculturels, aux arts et à leur pouvoir d'agir sur la société.

Réaffirmer l'appartenance de la Corse au monde méditerranéen,

c'est aussi accepter sa part d'italianité ?

Bien entendu, mais pas seulement : la Corse conserve des traces d'un riche passé grec, romain, étrusque, phénicien. Elle résume en elle, comme dans les patronymes et les toponymes qui témoignent de sa longue histoire, toute la diversité des anciennes cultures méditerranéennes. Les liens entre la Corse et l'Italie ont été rompus par les guerres, mais les Corses et les Italiens se comprennent parce qu'ils ont beaucoup de choses en commun. Le rôle de l'université est d'aider les jeunes à devenir citoyens du monde en comprenant d'abord ceux qui leur sont les plus proches.

Comment expliquer que pendant de nombreuses années la culture corse se soit coupée de ce terreau méditerranéen ?

Il y a plusieurs raisons à ces ruptures, qui ne sont pourtant pas aussi radicales qu'on le dit. Notre mémoire est méditerranéenne, et il y a déjà longtemps que des liens sont renoués par les artistes, les poètes, les musiciens qui ont les premiers retrouvé cette communauté de pensée qui nous lie à nos voisins. Il y a longtemps aussi que l'Université et les médias de Corse travaillent avec les Toscans, les Sardes, les Catalans, mais aussi les pays du Maghreb ou le Liban. Je ne crois pas que la culture corse soit coupée de la Méditerranée, c'est elle au contraire qui nous y ramène sans cesse.

Didier Rey, Professeur Histoire Contemporaine, Université de Corse UMR 6240 LISA

On le sait les relations entre Corse et Italie n'ont jamais été évidentes, d'où naît cette défiance ?

Je ne dirais pas les choses comme cela ; ces relations ont été naturelles pendant un millénaire au moins. Des Corses ont été tentés par le mouvement unitaire italien dans les années 1840-1860. Ces relations ne sont devenues problématiques que bien des années après la conquête française, sous l'effet conjugué de la républicanisation et de la nationalisation des masses, soit réellement qu'à compter du dernier tiers du XIX^{ème} siècle.

L'ancienne Terra ferma devient alors un territoire étranger et le Lucchesu voué aux gémonies. La participation des Corses à «l'aventure coloniale» accroît encore la distance. Si l'on y ajoute la «guerre froide» franco-italienne (1880-1901) et la constitution des blocs antagonistes qui voient l'Italie adhérer à la Triple Alliance antifrançaise, on comprend que, effectivement, ces relations deviennent problématiques.

Pour autant, n'oublions pas que, culturellement, les liens perdurent longtemps ; ainsi, par exemple, se souvient-on que lors de la création de l'agrégation d'italien, en 1900, le premier major de la promotion est un Corse ? Avec Eugène Gherardi, nous avons démontré, dans notre ouvrage "Le grand dérangement",

que l'italianité de l'île et la perspective d'une intégration à la nation italienne avaient été, pour une partie des élites insulaires, un authentique projet politique qui, finalement, échoua aux alentours de 1870.

L'irrédentisme, une trace indélébile ?

Et largement instrumentalisée ! Rappelons-nous certains propos entendus lors de la campagne municipale de mars dernier à Bastia. Tout d'abord, rappelons que ce mouvement n'est en rien une création du Duce. Il est bien antérieur et la création du mot lui-même remonte à 1877. L'irrédentisme dont il est question en Corse depuis plus de 50 ans n'est donc qu'une version d'une idée politique visant à rassembler tous les Italiens, où considérés comme tels, au sein d'un seul État ; l'utilisation même du terme auquel on oublie volontairement d'accoler l'adjectif fasciste, entretient indéfiniment la confusion.

Depuis les années 90, notamment avec INTERREG et autres projets de coopération on essaye de recréer du lien, clairement est-ce que cet objectif est atteint ?

Oui, d'une certaine manière, puisque les exemples ne manquent pas, dans tous les domaines, de coopération réussie ; outre INTERREG, songeons simplement dans un

autre domaine à Mediterradio. On peut parler d'une forme de «redécouverte» de l'Italie par les Corses. Ensuite, évidemment, on pourrait espérer plus encore, avec une réflexion et une coopération poussées dans certains domaines, comme par exemple la mise en place d'une véritable continuité territoriale maritime et aérienne à l'échelle de la Corse et de la Sardaigne avec l'Italie et la France. Passer facilement d'Italie en Sardaigne et en Corse et de Corse à Nice, à Cagliari et à Rome et vice-versa tout au long de l'année avec des horaires adaptés et complémentaires pourrait être un atout économique non négligeable.

Qu'est-ce qui fait encore obstacle à cette coopération qui, pourtant, est admise comme évidente ?

Peut-être la difficulté, au-delà des discours, à concevoir la Corse dans un environnement plus large et une méconnaissance réelle de l'Italie ; en oubliant les courtes distances qui nous séparent pour ne réfléchir qu'en regardant vers le Nord nous privent d'atouts importants. Sans oublier quelques vieux fantômes du passé. Mais il y a plus. On ne peut ignorer que la «redécouverte» à laquelle nous faisons allusion précédemment, intervient à un moment où, culturellement, les deux peuples sont plus dissemblables qu'ils ne

l'ont jamais été. La standardisation des modes de comportement et des référents culturels sur le modèle français malgré la mondialisation, le recul de la langue corse, la situation difficile de l'enseignement de l'italien d'une part ; la méconnaissance du passé, l'éloignement culturel selon les mêmes processus d'autre part, ne favorisent pas un rapprochement au-delà du superficiel malgré les différents projets européens. Il semble donc bien difficile, en dépit de l'intensification des relations, de parler d'un véritable rapprochement entre la Corse et l'Italie.

L'université est-elle aujourd'hui plus que le politique le seul élément d'ouverture ?

Peut-être. À ce propos, lors de la rentrée universitaire 2014-2015, s'ouvrira un master d'histoire commun à l'université de Corse et à l'université de Palerme. Il s'agit à ce jour du seul double diplôme de l'université Pasquale Paoli. De même existent-ils de nombreux partenariats avec l'université de Pise par exemple. Il faut espérer que, à terme, ces coopérations et ces rapprochements se diversifient.

J-P. Poli, Autonomistes corses et irrédentisme fasciste (1920-1939), Editions DCL, Ajaccio, 2007.

KULTURARTE PORTICCIO - COTI CHIAVARI - PIETROSELLA
Ancien Pénitencier

Festival des Cultures du Monde

DU 15 AU 18 MAI 2014

RIVE SUD AJACCIO



SENEGAL



CONCERTS
CARNAVAL
ATELIERS
CINEMA
CONTES
EXPOS
CANTINE AFRICAINE

 www.Kulturarte.com
Licence entrepreneur de spectacle : 3-1052213

Billetterie : **sur Place** & **CorseBillet.co**

Le Monde s'invite en Corse...



Pierre Gambini : «Faire la bande originale d'une série comme Mafiosa nécessite un énorme travail»



Pierre Gambini, la dernière saison de Mafiosa a commencé à être diffusée sur Canal+. C'est toujours agréable, lorsqu'on est un artiste, de voir ses œuvres diffusées dans de grands médias comme la télévision, non ?

Evidemment. Mais indépendamment du programme qui est diffusé sur Canal+, la bande originale de la série est à présent disponible sur toutes les plateformes de téléchargement légal. Je m'occupe donc de la bande originale de cette série, et je travaille sur la composition des musiques qui sont directement liées à l'écriture des personnages, de la narration, des histoires. En gros, c'est comme pour le cinéma.

Quelle méthodologie ?

Justement, comment travaille-t-on d'un point de vue méthodologique, pour le cinéma ou la télévision ? A-t-on accès au scénario par exemple, avant de composer la musique qui va accompagner une séquence ?

Oui, tout à fait. J'ai accès au script. C'est effectivement important de le souligner. Il faut quand même savoir qu'écrire une musique pour le cinéma, et écrire une musique pour une série de télévision sont deux choses complètement différentes. Par exemple, pour la télévision, je lis le script, et je commence à composer directement sur le texte, en déclinant des thèmes musicaux, par rapport aux personnages, ou par rapport aux situations.

Ensuite, pendant le tournage, le réalisateur envoie des séquences au montage. Cela veut dire que même si les séquences ne sont pas terminées, nous recevons en salle de montage des morceaux de film.

Pourquoi donc ? Pour commencer à composer ?

Pierre Gambini est un musicien bien connu en Corse. Après avoir goûté à la joie du partage et de la scène, au sein de groupes comme Isula et I Cantelli, et sillonné les quatre coins de la Corse, ce dernier continue de faire son chemin dans le monde de la musique. Auteur, compositeur, interprète, instrumentiste, mais aussi producteur, il signe cette année la bande originale de la dernière saison de la série TV, Mafiosa, diffusée sur Canal+. Ce dernier nous explique ses méthodes de travail, nous parle de sa passion pour la musique corse et électronique, et revient pour nous sur son parcours atypique.

Pour que l'on commence à monter, justement. Le montage se fait en parallèle avec le tournage. Avec la musique, le principe est exactement le même. C'est à dire que je compose, en parallèle avec le tournage et le montage. Une fois que nous avons monté les pré-séquences, nous commençons à monter les épisodes. Mais là, j'interviens une nouvelle fois. Puis ensuite, vient la phase de finalisation. Cela sous-entend que je suis obligé d'intervenir plusieurs fois sur l'écriture de la musique.

En effet, le montage change au fur et à mesure. Cela ne veut donc pas dire que lorsqu'on cale une musique sur une séquence, tout est ensuite gravé dans la pierre. Au contraire, cela évolue sans cesse.

Si je comprends bien, vous pouvez donc changer de thème musical sur une séquence, même au dernier moment ?

Oui. Cela arrive. Souvent, même lorsqu'une musique a été validée, on peut se rendre compte, au fur et à mesure que le montage évolue, que la musique ne convient plus. Il faut donc la changer. Il s'agit d'un travail qui est très difficile. J'ai souvent l'habitude de dire aux musiciens qui veulent s'investir dans cette activité, qu'il faut savoir mettre les égos dans un tiroir. Nous ne sommes pas là pour attendre des flatteries, mais pour travailler. Ce qui demande beaucoup de temps, de créations, de compositions, de maquettage. Cela demande aussi un travail de compréhension avec un réalisateur. Nous devons nous mettre au service d'un imaginaire. Nous ne sommes pas tout seul, à faire ce que l'on veut. Il faut bien prendre en compte que Mafiosa n'est pas mon film, ou ma série TV. C'est le film du réalisateur Pierre Leccia. C'est lui qui a créé son univers, qui le fait évoluer. Ensuite, c'est à moi de m'adapter et de répondre à ses attentes et à ce qu'il a imaginé.

Peut-on faire un bon film, sans une bonne bande originale ? On pense

notamment aux westerns spaghetti avec Sergio Leone et Ennio Morricone... Et à bien d'autres bien entendu...

Non. En effet, la musique joue un rôle majeur. Aujourd'hui toutefois, il faut savoir que les compositeurs de musique sont de moins en moins payés. Cela pèse fortement sur la qualité des films, puisqu'on peut se rendre compte qu'il y a de moins en moins de bonnes musiques. Il suffit de regarder un certain nombre de séries TV pour s'en rendre compte. Les musiques ne sont pas très abouties. Elles sont simplement là, posées sur les images, pour soutenir un peu les émotions. Quand c'est tendu, on tend la musique. Quand il faut pleurer, on met des cordes. Donc, la tendance actuelle qui a malheureusement balayé une ancienne époque où des choses intéressantes étaient faites. Par le passé, on considérait encore les musiciens comme des artistes. C'était le cas notamment pour Ennio Morricone. Il faut savoir, que Sergio Leone demandait à Ennio Morricone de composer ses musiques avant le tournage du film.

L'exemple de Sergio Leone et Ennio Morricone...

Ah bon ? Et c'est Sergio Leone qui s'adaptait aux musiques déjà composées ?

Mieux que ça ! Il diffusait la musique de Morricone sur les lieux de tournage. Prenez par exemple la scène mythique du film Il Etait une fois dans l'Ouest, lorsque les comédiens se regardent pendant un long moment. Eh bien, à ce moment là, lorsque les comédiens jouent devant les caméras, la musique est diffusée. On peut voir aussi cela dans la séquence finale du film Le Bon, la Brute et le Truand. Le principe est le même. Nous nous rendons compte que la musique est quelque chose d'essentiel dans un film. Aujourd'hui, il existe quand même encore des films, voire même des séries, où les musiques sont très intéressantes. La série américaine Breaking bad par

exemple, dispose d'une bande son que je trouve très réussie. On sent que la personne qui travaille sur les musiques a une vraie personnalité et un vrai univers. Pour y gagner en termes de création, dans le cinéma ou la télévision, il faut de mettre en avant, les réalisateurs bien sûr, mais aussi les compositeurs et les musiciens qui ont des choses à exprimer à travers leur art.

Pour en revenir à Mafiosa, quel était le défi concrètement ? Que l'on entende les voix de la Corse, dans un univers plus moderne, mêlé d'électro. Cela permet de créer une tension dramatique ?

Oui, c'est tout à fait ça. C'est d'ailleurs ce que je faisais, à titre personnel, avant de m'engager dans cette aventure. Et c'est ce que recherchait le réalisateur, donc finalement, cela tombait bien. Le réalisateur cherchait à ne pas tomber dans les poncifs et les caricatures. A une certaine époque, lorsqu'on évoquait la Corse, il fallait sortir les mandolines. Puis, nous avons eu une période, où il fallait faire de la polyphonie. Bon, cela ne veut pas dire qu'il faut rejeter toutes ces pratiques musicales. Bien au contraire, à titre personnel, j'aime beaucoup la polyphonie. Il faut qu'on puisse ressentir le lieu dans lequel on se trouve, la culture, sans pour autant tomber dans les étiquettes. Et c'est ce que l'on m'a demandé de faire pour Mafiosa. Même si ce n'est pas simple. Bon, je pense que j'ai la Corse en moi.

Et il faut s'adapter aux scènes, et au scénario ?

Bien sûr. Vous avez par exemple des séquences dans lesquelles il ne se passe pas grand-chose en termes de dramaturgie. A ce moment là, mon rôle est d'intervenir et de proposer quelque chose de complémentaire, pour pouvoir faire ressentir aux téléspectateurs que nous sommes bien à tel ou tel endroit. Il faut accompagner les charges dramatiques qui existent dans le récit, ou les tensions. Pour cela, j'ai pu utiliser des instruments électroniques. C'était pour moi un vrai défi à ce ni-

veau là, car c'est vraiment un exercice qui me plaît énormément.

*Nous avons connu les bandes originales avec des mandolines, ou des polyphonies. Aujourd'hui, à travers votre travail, notamment dans *Mafiosa*, est-ce que l'on peut considérer que l'on arrive à une certaine maturité dans la création ? Et sans doute aussi plus personnel ?*

Je ne sais pas, parce que la folklorisation de ces musiques-là, à propos des mandolines par exemple, est due aux périodes. Ce sont les périodes qui ont fait que ces musiques là étaient en vogue à un moment donné. Il ne faut pas oublier l'aspect commercial de la chose. Par exemple, les polyphonies ont connu de grands succès commerciaux, notamment dans les années 90.

Lorsque j'aborde une musique de film, cela ne me dérangerait pas de mélanger les genres. D'ailleurs, A Filletta l'a très bien fait, en mettant de la polyphonie sur autre chose. Il faut avant tout prendre en compte l'histoire qui est racontée, et bien comprendre la dramaturgie du film. Notre rôle est de permettre ensuite de dégager des émotions à travers la musique. Et ce, quelle que soit la musique.

Un "artiste-musicien" c'est quoi ?

Vous vous considérez comme un artiste-musicien. C'est pour faire court ? Parce que les casquettes sont nombreuses en ce qui vous concerne... Vous êtes auteur, compositeur, interprète, instrumentiste, producteur. La liste est longue...

Oui. Lorsqu'on dit "producteur" en musique, c'est bien entendu lorsque l'on s'occupe de la production musicale, d'un point de vue artistique. Cela n'est pas forcément lié au domaine financier de la chose, il est bon de le rappeler. Mais je fais aussi plein d'autres choses. Actuellement, je réalise des installations sonores qui sont plus de l'ordre de l'art contemporain. Les activités artistiques sont assez nombreuses, donc il est vrai que je regroupe tout dans l'appellation "artiste-musicien".

Vous souvenez-vous de vos débuts dans la musique ?

Comme beaucoup de musiciens, j'ai commencé tranquillement dans ma chambre. Je partageais notamment des moments avec mon frère, qui était musicien. Et puis très rapidement, j'ai intégré un groupe qui s'appelaient Isula.

C'était vraiment un groupe formidable, parce qu'il y avait un grand respect des uns et des autres. On m'a laissé une place au sein de ce groupe, et j'ai pu m'exprimer pleinement au sein de celui-ci. Puis, j'ai commencé à composer. Je pense que j'avais la composition en moi, puisque cela est arrivé comme une évidence. C'était un besoin que



j'avais : composer des musiques, mais aussi les faire écouter et les partager. C'est dans Isula que j'ai d'ailleurs fait mes premières armes de compositeur. A cette époque là, je ne chantais pas encore. Cela est venu beaucoup plus tard. Ce n'est que lorsque j'ai monté le groupe I Cantelli, que j'ai commencé à mettre au chant.

I Cantelli, c'était dans les années 90, c'est ça ? Un groupe de rock qui chantait en langue corse, c'était assez nouveau, non ?

Oui, c'était dans les années 90, en effet. Nous avons commencé en 1994 ou 1995. Je me souviens qu'avec Tonton, nous jouions dans un bar à Corte. Nous repassions tout le répertoire des musiques irlandaises traditionnelles. Nous étions fans des Pogues, tous les deux. Un jour, je lui ai proposé de monter un groupe, et c'est comme cela que l'aventure a débuté. Nous avons commencé par des animations aux quatre coins de la Corse. J'avoue que c'était assez épique, car nous avons écumé tous les recoins de notre île. Aujourd'hui, j'en garde un excellent souvenir. Bon, c'était un petit peu plus difficile par la suite, comme pour tous les groupes, car il a fallu gérer certaines choses. Mais aujourd'hui, j'ai un petit peu dépassé tout ça, et les bons souvenirs refont surface.

Il y avait beaucoup de «macagne» dans vos titres. Les gens adoraient ça, non ?

Oui. Mais on faisait surtout du rock. Jean-Marc Ceccaldi avait fait un peu ça aussi. Il y avait également Les Varans. Il y a eu plusieurs tentatives de la langue corse combinée avec de la musique rock. Je me souviens que pour notre part, avec I Cantelli, nous étions vraiment partis dans l'optique de faire des chansons de second degré. Nous jouions aussi beaucoup avec l'autodérision. Il y avait beaucoup, dans les textes, un oeil de geek. C'est à dire de quelqu'un qui

regardait les choses avec beaucoup de cynisme et beaucoup de distance. Notre humour était donc souvent très décalé. Notre premier album parlait de bringues, parce que c'est ce que l'on vivait à l'époque. Le second album ressemblait en revanche à un réveil matinal, après une grande bringue. Nous commençons à prendre conscience des choses, de l'environnement dans lequel on vivait. On commençait à observer les autres, avec le regard qui était le notre. C'était très intéressant de coller ces textes là, sur une musique très rock.

Aujourd'hui, les jeunes groupes peuvent faire découvrir leur musique à travers internet, et notamment les réseaux sociaux. Comment faisiez-vous, à l'époque ?

Nous étions encore dans l'ancien système. Avec Isula, c'était encore autre chose, car nous avions des producteurs qui nous faisaient entrer en studio. Mais avec I Cantelli, je me rappelle avoir acheté un huit pistes numérique. Nous faisons beaucoup d'animation, et nous mettions de l'argent de côté pour acheter des sonos et du matériel. J'ai commencé à maquetter le premier album d'I Cantelli sur un huit pistes à cassette VHS numérique.

L'évolution de la technologie

C'était un autre temps...

Oui, c'est sûr. Et puis à partir de là, de fil en aiguille, nous avons monté une association. Nous avons monté un petit studio sous l'Oriente, dans lequel nous donnions des cours à l'intérieur. C'est là que nous avons enregistré le premier album d'I Cantelli. Il y a donc eu un parcours, un cheminement qui a été effectué. Aujourd'hui, effectivement, tout est beaucoup plus simple. En dix ans, la technologie a beaucoup évolué. Cette avancée est tellement considérable, que de nos jours, on peut enregistrer un album à la maison avec peu d'argent. Ensuite, tout est

une question de circuit professionnel. Parce qu'on peut se retrouver sur internet à partager sa musique avec son entourage, mais cela reste malgré tout dans un microcosme.

Enfin, quand on écoute votre musique, on constate que l'électro est très présent. A quel moment avez-vous pris ce virage ? Car il n'y avait pas d'électro dans Isula, ni dans I Cantelli...

Je me souviens avoir lu un jour, dans un magazine, quelqu'un qui disait : "je me suis mis à la musique électronique, le jour où j'en avais marre que mon batteur ne vienne jamais aux répétitions" (il rit). Il y a un peu de ça. Mais déjà, dans I Cantelli, je sentais qu'il commençait à se passer quelque chose. A l'époque, j'essayais déjà de faire basculer le groupe. Il est vrai que nous jouions en acoustique, mais nous avions déjà cette culture très électro. Quand j'ai arrêté le groupe, j'ai commencé à travailler avec les outils que j'avais sous la main. J'ai également fait une tentative folk, avec d'autres musiciens. C'était une expérience pas mal du tout d'ailleurs... Je pense revenir un peu au folk dans l'avenir, car j'avoue que cette musique me manque aussi. J'ai besoin de me retrouver avec des musiciens, sur scène, et de partager, pas forcément avec le public, mais avec d'autres artistes. Mais l'écriture musicale électronique m'intéresse vraiment beaucoup. C'est une écriture qui est très moderne et qui est basée sur des principes cycliques.

Et puis, vous devez avoir une grande impression de liberté. Pouvez-vous pouvez travailler seul, et maîtriser tous les instruments ?

Oui, il y a cette sensation d'être un chef d'orchestre, avec tous ses éléments, qu'on prend à droite et à gauche et qu'on assemble. Il y a effectivement une grande liberté de création.

■ Frédéric Bertocchini

ICN Informateur Corse Nouvelle

Société d'édition : CORSICAPRESS EDITIONS SAS
Résidence Empereur - 4, rue Impératrice Eugénie
20200 Bastia - ☎ 04 95 32 89 95
www.corse-information.info

Directeur de la publication et de la rédaction :
Paul Aurelli ☎ 04 95 32 89 95

✉ journal@corse-information.info

Conseiller éditorial : Jean Bozzi

Conseiller "Vie locale" : Philippe Giammari

Conseiller "Diaspora" : Christian Gambotti

Conseiller "Cultura e lingua Corsa" : Roland Frias

● Rédaction/Annonces légales/Abonnements :

1, rue Miot (2^{ème} étage) 20200 Bastia

Rédaction ☎ 04 95 32 04 40 ☎ 04 95 32 89 95

✉ journal@corse-information.info

Annonces légales : ☎ 04 95 32 89 92

✉ al@informateurcorse.com

Abonnements : ☎ 04 95 32 89 97

✉ icn-abonnement@orange.fr

● Bureau d'Ajaccio (adresse correspondance) :

21, cours Napoléon BP 30059

20176 Ajaccio cedex 1 - ☎ 04 20 01 49 84

✉ journal@corse-information.info

● Bureau de Paris (adresse correspondance) :

✉ journal@corse-information.info

● Comité de rédaction :

Paul Aurelli, Jean Bozzi, Christian Gambotti, Philippe Giammari, Roland Frias. Avec la collaboration de : Jeanne Bagnoli, Angèle Benedetti, Frédéric Bertocchini, Feli Filippi, Véronique Franchi, Marie Gambini, Jean-Toussaint Leca, Toussaint Lenzi, Florent Lenzi, Michel Maestracci, Julien Maestracci, Giacumu-Andria Mela, Jacques Paoli, David Raynal et d'Antoine Asaro

● Relations extérieures/Régie de la publicité

Promotion/événements/Éditions thématiques :

Ajaccio ☎ 04 20 01 49 84 • Bastia ☎ 04 95 32 89 96

✉ jfa@corse-information.info

Impression : AZ Diffusion - ZI Pastoreccia -

Lot. Freymouth 20600 Bastia

Dépôt légal Bastia (à date de parution)

PAO : Studio ICN Bastia - Maquette avec la

collaboration d'Olivési Graphique 20000 Ajaccio

CPPAP 031488773 - ISSN 2114-009

Président de CORSICAPRESS EDITIONS SAS : Paul Aurelli

Président du Comité de surveillance : Pierre Pugliesi

Vice-Président : Jérôme Fabro-Aurelli

Membres : Gérard Alexandre, Jean-Noël Amadei,

Jean Bozzi, Christian Gambotti, François Ristorcelli

ICN Informateur Corse Nouvelle® est membre du SPHR/Syndicat de la Presse Hebdomadaire Régionale L'Informateur Corse® a été fondé par Louis RIONI+, Corse Nouvelle® fondée en 1948 et La Semaine Corse® fondée en 1969 sont protégées par l'antériorité et les dépôts. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation expresse et écrite de l'éditeur® (Loi du 11 mars 1957).

ICN Informateur Corse Nouvelle est habilité à la publication des annonces légales et judiciaires pour les départements de la Corse-du-Sud et de la Haute-Corse (Arrêtés préfectoraux). Le prix pour 2014 de la ligne est fixé à 4,04 euroHT (Arrêté ministériel). Les conditions de tarifications au lignage et les définitions correspondantes sont communiquées sur demande à :

gestion@corsicapress-editions.fr

Hack4Med, le premier Hackathon en Corse

C'est à l'initiative de la Collectivité Territoriale de Corse qu'aura lieu ce premier Hackathon dans l'île. Mais de quoi s'agit-il ? Un Hackathon est un rassemblement de développeurs organisés par équipe autour de porteurs de projet avec l'objectif de produire un prototype d'application en quelques heures. Sous forme de concours chronométré, l'équipe gagnante est généralement désignée par un jury à l'issue du temps imparti. La référence au Marathon se justifie par le travail sans interruption des développeurs pendant un ou plusieurs jours.

Cet événement s'inscrit notamment dans le cadre du programme européen MED (coopération transnationale ciblant la «coopération territoriale» de la politique de cohésion de l'Union Européenne) et plus particulièrement du projet HOMER piloté par la Collectivité Territoriale de Corse. Celui-ci se présente comme une véritable opportunité de développer une initiative régionale autour de l'Opendata en relation avec

un ensemble d'acteurs du bassin méditerranéen.

Aussi, Hack4Med est l'Hackathon du projet européen HOMER (<http://hack4med.homerproject.eu/>) et se déroulera simultanément dans 5 pays de la Méditerranée sur 24h du samedi 17 mai 2014 à 15h au dimanche 18 mai 2014 à 15h.

Le but de l'évènement HACK4MED consiste à réutiliser les données ouvertes exposées sur les portails Opendata des 5 régions partenaires et de proposer des applications liées aux thèmes de l'agriculture, de la culture, de l'énergie, de l'environnement, du tourisme.

Ces applications seront libres et non soumises à droit d'auteur, elles seront développées en anglais et multiplateformes.

Le concours est ouvert à tous. Etudiants, professionnels des TIC, concepteurs... individuellement ou en équipes de 4 personnes maximum. Pour y participer, il suffit d'être inscrit



et de se présenter le jour j muni de son ordinateur. Des diplômes seront délivrés par la Collectivité Territoriale de Corse avec de nombreux lots à remporter.

D'ores et déjà, la Collectivité Territoriale de Corse via son Service de Développement Technologique a ouvert un appel à idées en ligne sur le site Internet (<http://numerique.corse.fr>) où il est également possible de s'inscrire et d'obtenir davantage de renseignements quant à cette manifestation résolument digitale.

Finale Nationale des Trophées Caractères

Avec la Chaire Solidarité et Innovations inaugurée en novembre 2013, l'Université de Corse à travers sa Fondation et le laboratoire Lieux, Identités, eSpaces et Activités (CNRS-Université de Corse) a affirmé son engagement en faveur des études et des pratiques liées à l'Economie Sociale et Solidaire. L'Université de Corse s'est associée à la Mutuelle Familiale de la Corse, partenaire de la chaire, et membre fondateur du groupe de mutuelles solidaires SOLIMUT, pour la 1ère édition des Trophées Caractères.

Ce concours national, en partenariat avec le quotidien Libération, a pour objectif de récompenser des initiatives solidaires et altruistes.

Après Marseille, Lille, Toulouse, Lyon et Brest, l'Université de Corse a accueilli jeudi 24 avril la dernière des 6 demi-finales organisées en région. Le jury régional corse, composé de

membres de l'Université de Corse et de la presse régionale, a annoncé lors de cette soirée animée par Gaël Legras, les lauréats des trois catégories : «moins de 50 salariés», «50 à 500 salariés» et «plus de 500 salariés». Les jurés des six régions participantes ont tous voté pour choisir les lauréats de Corse.



Rencontres de la bi'EAU diversité

Les «Rencontre de la bi'EAU diversité» se poursuivent, le prochain rendez-vous se tiendra le vendredi 16 mai à Bonifacio à 18h30 au café de la poste.

Le public pourra échanger et débattre librement et en toute convivialité sur le thème «Bonifacio : modèle de réussite pour la gestion des ressources halieutiques».

Cet événement s'inscrit dans un objectif de rencontres et d'échanges, à travers une mise en réseau de l'ensemble des acteurs sur le territoire insulaire. Les «Rencontres de la bi'EAU diversité» se présentent sous une forme interactive, le but étant d'amener les participants à se questionner, discuter et échanger.

Cette «Rencontre de la bi'EAU diversité» se fera avec la participation notamment de Philippe Botti, pêcheur profession et 1^{er} prud'homme de Bonifacio, Jean-Michel Culioli, responsable de l'unité «scientifique» dans le département «espaces marins et littoraux protégés» OEC et gestionnaire de la Réserve Naturelle des Bouches de Bonifacio, Eric Durieux, enseignant chercheur à l'université de Corse ou encore Alain Di Meglio, adjoint au maire de Bonifacio.

Pour tout renseignement complémentaire : <http://cpie-centrecorse.fr>



Dans la catégorie «moins de 50 salariés», l'association Aiatu studentinu a remporté la demi-finale régionale. Cette association étudiante oeuvre contre la précarité étudiante. L'Aiatu Studentinu a notamment ouvert une épicerie solidaire qui distribue denrées alimentaires et des produits de première nécessité aux étudiants en difficulté.

On retrouvait également dans cette catégorie : l'association «Inseme» ; un projet tuteuré porté par des étudiants soutenant l'association «Marchons avec Chloé» ; et «A prova», coopérative d'activités et d'emploi en Corse, actuellement gérée par une étudiante de l'Université.

Le 19 juin prochain, Marseille accueillera la finale nationale des Trophées Caractères récompensant, parmi l'ensemble des lauréats régionaux, les trois plus belles initiatives solidaires. Un prix du public sera également remis après un vote en ligne qui ouvrira prochainement.

L'île de Beauté connaît enfin ses deux finalistes

Les 17 et 24 avril derniers les départements de Haute-Corse et de Corse-du-Sud ont accueilli au sein de leur CFA et CFM respectifs, les demi-finales du Concours de la Meilleure Baguette de Corse. Cette compétition réservée aux boulangers, ouvriers-boulangers et apprentis-boulangers de Corse impose une fabrication selon des procédés artisanaux et traditionnels. A l'initiative de Mr Paul Pierinelli, Organisateur du Salon du Chocolat & des Délices de Corse, membre et délégué pour la région Corse de L'Ordre Culinaire International et des Disciples d'Escoffier, le concours a reçu une bonne quarantaine de candidatures à travers l'ensemble de la région.

Une première édition couronnée de succès. En effet, «Ce concours a été l'occasion de démontrer qu'il existe en Corse de très bons boulangers, amoureux du travail bien fait, des artisans et des ouvriers passionnés qui n'ont pas hésité un instant à se prêter au jeu. S'il ne pouvait y avoir qu'un seul demi-finaliste par département, nous devons toutefois souligner la grande qualité de travail, le savoir-faire et l'excellence de chacun des participants ; nous les remercions chaleureusement de leur implication car sans eux, ce concours n'aurait pu exister», nous précise l'organisateur Paul Pierinelli. «De plus, cette action - ajoute le Président de l'Association du Salon du Chocolat & des Délices de Corse - nous a également permis de constater que le noble de métier de Boulanger était à nouveau très prisé par les jeunes générations, les apprentis qui y ont participé ont fourni un travail impressionnant et respectueux de la tradition. Nous espérons que notre initiative favorisera le développement des formations en Boulangerie au sein des CFA de Corse.»

Côté jury, de grands noms de la gastronomie ont honoré ce concours de leur présence, aux côtés d'un panel représentatif des acteurs incontournables de l'économie insulaire: Philippe Gardette, Président fondateur de l'Ordre Culinaire International a présidé le jury, lors de la demi-finale Haute-Corse, en compagnie de Sylvain Herviaux, Meilleur Ouvrier de France Boulanger, Champion d'Europe et membre des Ambassadeurs du Pain, Joffrey Lafontaine, Champion du Monde Pâtissier 2013, Vincent Tabarani (Cucina Corsa), Antoine Piacentini (Président CMA 2B), Jean-Charles Martinelli (Président CGAD), Xavier Luciani (Directeur CFA 2B), Yann Monti et Jean-Pierre Acquaviva (Journalistes), Florence Bonifaci et Monika Scotto (ADEC).

En Corse-du-Sud, Paul Pierinelli, Sylvain Herviaux et Joffrey Lafontaine ont retrouvé les membres du jury: François Gabrielli (président du CFM 2A), Roger Antech (Rédacteur en Chef et Directeur Régional du journal Corse-Matin), Philippe Désiré (Directeur du CFA 2A), Claude Ventimila (Artisan Boulanger et Formateur au CFA 2A), Jean Pringuet (Boulangier et Chef-Pâtissier retraité, membre de l'AFDET), Pascal Trouvé, Chef Pâtissier, Meilleur Ouvrier de France et Jean-Marie Cotoni (Directeur Adjoint de l'ATC).

En Haute-Corse c'est Yves Peron, boulanger de «Les Portes de la Balagne», boulangerie située à Pietralba (Propriétaire: Marc-Antoine Astolfi) qui a été sacré Lauréat de la première demi-finale. Il a travaillé sa baguette à partir de la farine des «Moulins Soufflet».

En Corse-du-Sud, c'est Cédric Dumont, Boulanger de «U Furnarellu», boulange-

rie située à Ajaccio (Propriétaire: Serge Ramazzotti) qui a reçu la même distinction.

Cédric Dumont a réalisé sa baguette à partir de la farine «Festival» de l'entreprise «I Mulinaghji Corsi».

S'ils sont d'ores et déjà qualifiés afin de participer au Master National de la Boulangerie qui se tiendra à Paris, tous



Photos : André Carli, Marianne Tomi et Stéfany Acquatella.

deux s'affronteront, enfin, lors de la Finale du Concours qui aura lieu au coeur du Salon du Chocolat & des Délices de Corse, le Samedi 25 Octobre 2014, en conditions réelles devant un public qui sera certainement nombreux, étant donné l'engouement suscité et constaté à travers l'île pour les demi-finales. Une affaire à suivre et surtout à déguster !

Classic Tennis à Porto-Vecchio

Après le Critérium International de la Route c'est un nouveau rendez-vous de standing qui va se dérouler les 8 et 9 mai à Porto-Vecchio. La commune, va, en effet, accueillir sur le terre-plein de la Marine le Classic Tennis. Cet événement, qui élit, également domicile, à Saint-Tropez, Lyon et Courchevel, est organisé par la société Sport TG, présidée par l'ancien patron du tennis français Christian Bimes. La présentation officielle a eu lieu la semaine passée au tout nouveau complexe du Prunellu en présence de l' élu en charge des sports au sein de la nouvelle équipe municipale, Jean-Michel Sauli et des partenaires de cette opération. Ce tournoi exhibition regroupera quatre joueurs dont Yannick Noah, le vainqueur de Roland Garros en 1983 mais, également, le capitaine de l'équipe de France qui avait remporté la Coupe Davis en 91 et 96. Yannick Noah sera opposé, lors de ces journées, à Fabrice Santoro, Henri Leconte et Mansour Bahrami.

Cet événement s'inscrit dans la suite logique, comme le soulignait Jean-Michel Sauli, qui permettra de faire de Porto-Vecchio une destination sportive en dehors des temps forts de la période touristique.

Le coup d'envoi sera donné le jeudi 8, à 14h30, avec un Clinic Head qui regroupera de jeunes joueurs de l'extrême sud qui bénéficieront des conseils de ces anciens joueurs de haut-niveau. Le premier match est fixé à 16 heures, et mettra aux prises Fabrice Santoro à Mansour Bahrami.

Vendredi matin, à 10 heures, aura lieu, sur les courts du complexe du

Prunellu, un tournoi réservé, cette fois, aux socio-professionnels et aux partenaires, dans le même temps il sera procédé à l'inauguration le club-house.

Au-delà de cet événement sportif d'un genre particulier, qui fera escale pour la première fois en Corse, les organisateurs ont voulu mettre à profit le Classic Tennis Tour pour braquer les projecteurs sur les savoir-faire locaux. Ainsi, jeudi, lors de la journée d'ouverture entre le match qui opposera Santoro à Bahrami et celui entre Yannick Noah à Henri Leconte, se déroulera une animation qui concernera les créateurs locaux dans différents domaines. Quant au baisser de rideau de cet événement dont ce sera la grande première au plan insulaire, il aura lieu lors de la soirée de clôture à l'Hôtel Le Roi Théodore, à 20h30. Lors de

ce repas de gala est prévue une vente aux enchères, des maillots et raquettes des joueurs ayant pris part à ces deux journées de festivités. Cette vente permettra de récolter des fonds au profit de l'association Ardis œuvrant en faveur des enfants malades.

Le programme :

Judi 8 mai : 14h30: Point presse et Clinic Head. 16 heures: Santoro vs Bahrami. 17 heures: Noah vs Leconte. 18 heures: Noah-Santoro vs Leconte-Bahrami.

Vendredi 9 mai : 10 heures: tournoi Pro-Am au complexe du Prunellu. 15 heures: Santoro vs Leconte. 16 heures: Noah vs Bahrami. 17 heures: Noah-Leconte vs Santoro-Bahrami.

Les infos pratiques :

Billetterie : Office Municipal du Tourisme (04 95 70 09 58). Prix des places : Plein tarif 15 euros. Licenciés : 10 euros. Moins de 12 ans : 5 euros.



Concours de la Meilleure Baguette de Corse



*Demi-finale
Haute-Corse*

Jeudi 17 Avril 2014

CFA // Furiani
à partir de 17h30

*Demi-finale
Corse du Sud*

Jeudi 24 Avril 2014

CFA // Ajaccio
à partir de 17h30

Finale

Samedi 25 Octobre 2014

Salon du Chocolat & des Délices de Corse
Place St Nicolas // Bastia



www.concoursmeilleurebaguettecorse.com

Retrouvez nous sur facebook

